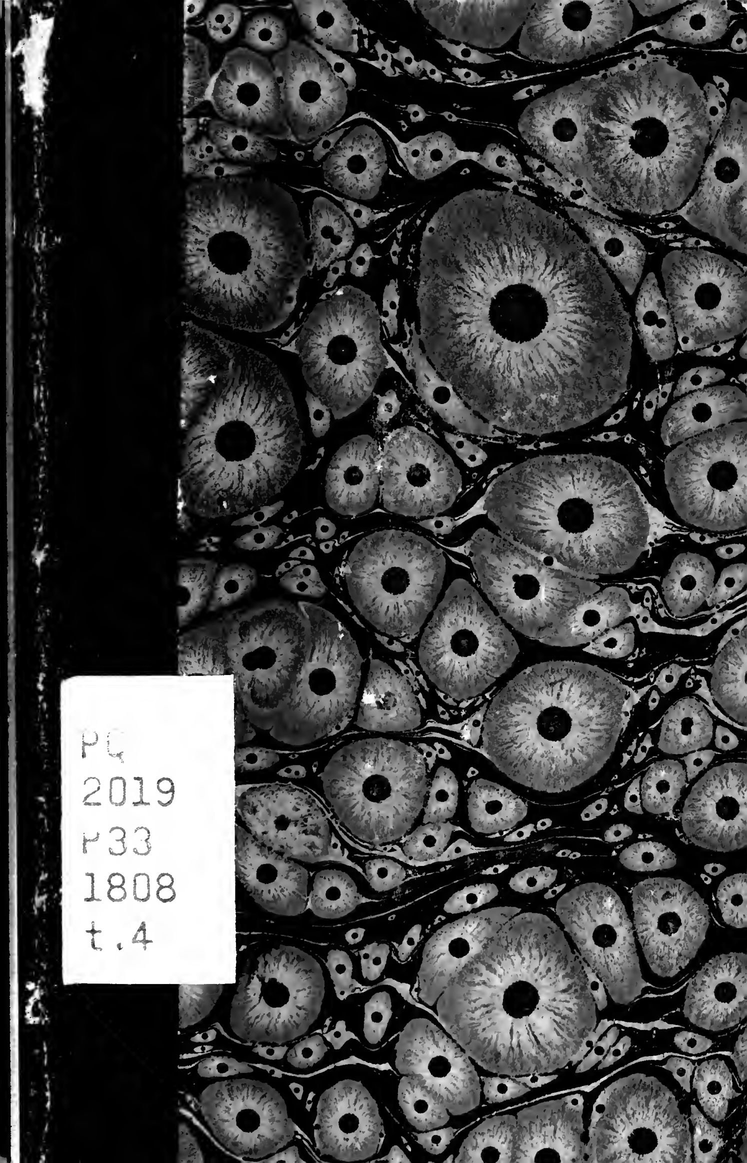
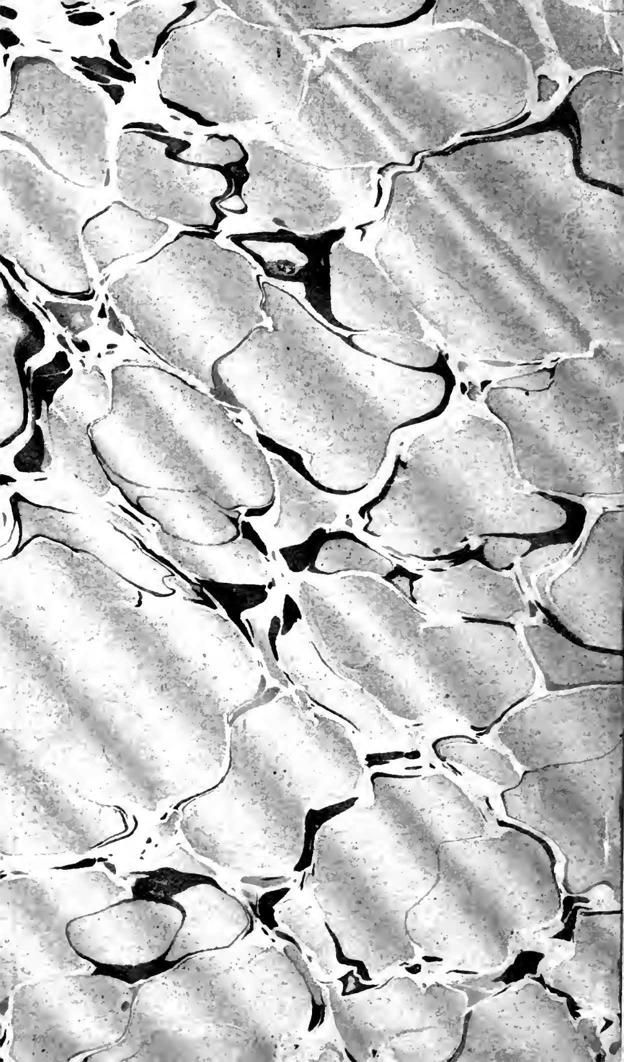

PQ
2019
P33
1808
t.4





# ŒUVRES

## DE PARNY.

# ŒUVRES
# D'ÉVARISTE PARNY.

---

## TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ DEBRAY, LIBRAIRE, AU GRAND BUFFON,
RUE S.-HONORÉ, BARRIÈRE DES SERGENS.
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
M DCCCVIII.

# LES ROSECROIX,

POÈME EN DOUZE CHANTS.

# PROLOGUE.

UNE voix douce me rappelle
Au Pinde que j'avais quitté;
Et c'est la voix de la beauté :
Docile, j'y reviens pour elle.
Sera-t-il heureux mon retour?
De ce mont qui trompe la vue
La cime, déja dans la nue,
S'élève encor de jour en jour.
Essayons. Si la poésie
*Invente, et vit de fiction*,
Elle vit sur-tout d'action:
Loin donc la nouvelle hérésie.
Mais je veux de fraîches couleurs;
Je veux le sourire et les pleurs.
De Laure le conseil me guide;
Avant le mien, son goût rapide
Dans mon sujet a vu des fleurs.
Plus belle que ma belle Isaure,

Si le ciel avait placé Laure
Au tems où vivaient mes Danois,
Doux chef-d'œuvre de mon poëme,
D'Alkent et du Diable lui-même
Elle aurait fait des Rosecroix.

# LES ROSECROIX,

## POEME.

## CHANT PREMIER.

Cour plénière d'Elfride, reine d'Angleterre, et veuve de Chérébert, roi de Paris. Emma et Blanche, filles d'Elfride et de Chérébert. Dunstan, Engist, Oswal, Althor, seigneurs anglais. Raoul, Albert son frère, leur sœur Isaure, Charle, Roger, Jule, Raymond, jeunes Français attachés à Elfride. Chasse à l'épervier. Alkent, Odon, Rénisthal, seigneurs anglais, fidèles à l'ancien culte des Saxons. Chasse au faucon. Jule et Olfide. Chasse du taureau sauvage. Simulacres de combats. Défi de Rénisthal à Jule.

Grave Clio, que m'offrent tes annales?
De longs discords, des tempêtes rivales,
L'ambition secouant les états,
Ici les pleurs, là le chant des combats,
Des conquérans l'interminable histoire,

La force injuste, et des lauriers sans gloire.
De loin en loin brillent dans ce chaos
Quelques bons rois, appui de la faiblesse,
Quelques jours purs, présent de la sagesse
Et que suivront des orages nouveaux.
Clio, souvent à ta fierté qui lasse
De ta rivale on préfère la grace.
Vous êtes sœurs ; conserve donc tes traits ;
Mais permets-lui d'égayer leur tristesse,
Et de mêler à tes sombres cyprès
Le doux éclat des roses du Permesse.
Point de leçons ; assez et trop instruits,
Les fleurs pour nous valent mieux que les fruits.
Voici des fleurs, je veux dire des femmes,
Fleurs de plaisir et même de raison.
Si le Français mérite encor ce nom,
Il aime, honore, et chantera les dames.
Leur main jadis arma les Rosecroix.
Je veux venger d'un injuste silence
Tous ces guerriers dociles à leur voix,
Quelques Anglais, dignes de plus d'exploits,
Et ces Français dont l'heureuse vaillance

Arracha Londre aux fureurs des Danois.
Sur les Anglais régnait la sage Elfride,
Fille d'Edgard dont la valeur rapide
Trois fois vainquit l'Ecosse et les Gallois,
De Chérébert épouse couronnée,
Et dans Paris en triomphe amenée,
Elle brilla dans le palais des rois.
Mère bientôt, de ses filles la France
Avec amour voyait croître l'enfance.
Mais Chérébert, mais Edgard et son fils,
Dans vingt combats de vingt combats suivis,
Cherchant, trouvant, fatigant la victoire,
Ensanglantaient un fantôme de gloire :
Ils sont tombés ; point de larmes pour eux.
Elfride alors, sans époux et sans frères,
Alla s'asseoir au trône de ses pères ;
Et sous ses lois l'Anglais était heureux.
Le mois naissait où refleurit la terre,
Mois de gaîté, d'espérance et d'amour.
Des grands alors l'hommage volontaire
Du souverain venait orner la cour.
Tous étalaient leur faste héréditaire.

Ducs et barons, bannerets, châtelains
Remplissent Londre et contemplent ses fêtes,
Les dons, les arts des royaumes lointains,
De la beauté les paisibles conquêtes,
L'éclat du peuple, et ses rians festins.
Dans le palais incessamment leur foule
S'épand, circule, ou revient ou s'écoule.
Par-tout les jeux, les plaisirs renaissans,
Jeux sans tumulte et qu'Elfride partage.
A ses attraits six lustres et trois ans
Laissent encor les roses du jeune âge,
Et sans couronne elle obtiendrait l'hommage
Qu'à ses sujets commande le devoir.
Dunstan, Engist, étendent son pouvoir :
Egaux aux rois, et soumis auprès d'elle,
L'amour accroît leur dévouement fidèle,
Et dans leur cœur est le crédule espoir.
La jeune Emma de la reine retrace
La majesté, la douceur, et la grace ;
Mais son regard quelquefois languissant
Donne à ses traits un charme plus touchant.
Blanche sa sœur, Blanche, légère et vive,

Plaît autrement, et sait plaire toujours ;
Son cœur la trompe, et sa fierté craintive
Croît vainement échapper aux amours.
Riches, puissans, aux filles de leur reine
Le froid Oswal et l'orgueilleux Althor
De leur hymen offrent en vain la chaîne;
Et sans rivaux, ils espèrent encor.
D'autres brillaient dans cette cour nombreuse,
Mais à leurs traits, mais à leur grace heureuse,
L'œil aisément reconnaît les Français,
D'Elfride alors volontaires sujets.
Ils avaient vu sa première puissance ;
Leur dévouement précéda ses bienfaits ;
Et tout entiers à la reconnaissance,
Ils l'ont suivie aux rivages Anglais.
Raoul, Albert, pages des deux princesses,
Justifiaient la royale faveur :
Depuis l'enfance à leurs nobles maîtresses
Ils sont soumis, et croissent pour l'honneur.
Plus belle encor, leur sœur auprès d'Elfride
Fut élevée, et toujours suit ses pas :
Indifférente, Isaure ne sent pas

Ce qu'elle inspire, et sa vertu timide
Éteint l'encens offert à ses appas.
Charle et Roger ont aussi de la France
Quitté la cour, la paisible opulence :
D'Elfride alors fidèles écuyers
Tous deux brillaient dans les jeux des guerriers.
Jule, Raymond, moins assidus près d'elle,
Loin de la ville et chers à leurs vassaux,
Embellissaient leurs domaines nouveaux ;
Dans Londre enfin le devoir les rappelle.
Près de ce fleuve où flottent aujourd'hui
Mille vaisseaux et les trésors du monde,
Dans les prés verts amoureux de son onde,
Sur le chemin qui serpente avec lui,
Marchent Elfride et son noble cortège.
Sur des chevaux aussi blancs que la neige,
Légers et vifs, mais dociles au frein,
Et qu'à son gré guide une faible main,
Brillent la joie et les graces nouvelles
De ces beautés à l'usage fidelles,
Qui sur le poing portant les éperviers,
Rendent l'essor à ces oiseaux guerriers.

Chacun s'élance, et d'une aile rapide
Au loin poursuit ou la caille timide,
Ou l'alouette aux matineux concerts,
Que la frayeur égare dans les airs :
Il la saisit, entend le cri de joie,
Vers sa maîtresse il revole incertain,
Et généreux à regret, dans sa main
Laisse tomber la palpitante proie.
Mais la pitié, qui d'un sexe charmant
Est le plus vrai, le plus noble ornement,
Déja prononce une grace furtive,
Et l'alouette, un seul moment captive:
Retrouve encor sa douce liberté,
Son ciel d'azur, sa compagne plaintive,
Et de son chant l'éclatante gaîté.

Dans le désordre et le bruit de la chasse
L'amour saisit quelques momens heureux.
Près d'Edgitha Roger enfin se place.
D'un prompt hymen il demande les nœuds.
C'est à regret qu'Edgitha les diffère ;
Mais sa raison craint du jeune Roger
Les graces même et l'esprit si léger :

Elle sourit de sa vaine colère.
  Dans ce moment au cortège royal
Viennent se joindre Alkent et Rénisthal,
Odon les suit, de sa nièce timide
Guidant les pas; et pour la belle Olfide
Des vœux flatteurs naissent de toutes parts.
Avec bonté de la reine accueillie,
Par la rougeur aussitôt embellie,
Dans le cortège elle fuit les regards.
Elfride voit avec indifférence
Les trois amis devant elle troublés.
Pourquoi ce trouble, autour d'eux ce silence,
Cette froideur qui ressemble à l'offence?
Pourquoi sont-ils dans la foule isolés?
Tous les Anglais au nouvel évangile
N'ont pas soumis leur esprit indocile.
Plusieurs encor sont fidèles aux dieux.
Que vers la Saxe invoquaient leurs aïeux.
Mais des chrétiens ils redoutaient l'outrage,
Désavouaient un culte clandestin;
Et de Crodo, l'un des frères d'Odin,
Au fond des bois ils ont caché l'image.

Là, tour-à-tour, par des sentiers divers,
Pendant la nuit arrivent les fidèles.
Au dieu menteur ils offrent des concerts,
Un fol encens, des guirlandes nouvelles.
Fantasmagor, l'un des anges pervers,
Entend leurs vœux : A leur muette idole
De tems en tems il prête sa parole;
Pour ranimer un languissant espoir,
Il leur promet l'empire et les richesses;
Et même on dit qu'à ses jeunes prêtresses
Parfois il donne un magique pouvoir,
Des trois amis secrètement le zèle
Soutient encor les autels mensongers.
Dans une cour à leurs dieux infidelle,
Leur embarras, leur chagrin les décèle;
Et près d'Elfride ils semblent étrangers.

Le son du fifre annonce une autre chasse.
De ses roseaux, qu'un chien bruyant menace,
Au haut des airs s'élève le héron.
Sur lui lancé l'intrépide faucon
Part, et les cris animent son audace.
En tournoyant il monte vers les cieux;

Rapide et fier, il atteint, il dépasse
De l'ennemi le vol ambitieux,
L'attaque enfin, alors que dans la nue
Sa fuite heureuse échappait à la vue.
Malgré sa force, au faucon valeureux
Dans ce combat l'adresse est nécessaire.
Frappé vingt fois d'un talon vigoureux,
L'oiseau pêcheur redescend vers la terre.
S'il a perdu l'asile des roseaux,
Il peut encor se plonger dans les eaux.
Frappé toujours et dirigeant sa fuite,
Vers l'onde enfin son vol se précipite.
Mais du faucon l'adresse le prévient,
Et sur les flots sa serre le retient.
Vainqueur alors il remonte; il s'arrête,
Et dans les airs immobile un moment,
Ses yeux fixés demandent fièrement
S'il doit garder ou céder sa conquête.
La douce flûte annonce le pardon :
Le noble oiseau lâche aussitôt sa proie,
Vers les chasseurs il revole, et leur joie
De ce vainqueur proclame l'heureux nom.

Aimables jeux que la beauté partage,
Cessez, déja des coteaux aux rivages
Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez adroits guerriers :
Là des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Ils sont partis : Jule de leur absence
Veut profiter; inquiet il s'avance,
Dans le cortège il circule un moment,
Et près d'Olfide arrivé promptement :
« Je puis enfin vous parler ; vous entendre,
Dit-il : votre oncle avec un froid dédain
M'a repoussé, de vous que dois-je attendre?
—A Rénistbal est promise ma main.
—Sans doute, Olfide, elle est promise en vain?
—Cet oncle injuste a tous les droits d'un père.
—Qu'entends-je ! vous, qu'en secret une mère
Sut élever dans la foi du chrétien :
Vous formeriez ce coupable lien?
—Non, obéir serait alors un crime.

—Approuvez donc un amour légitime,
Et laissez-moi l'espoir consolateur.
—Si de mon sort je deviens la maîtresse,
Jule, c'est vous que choisira mon cœur.
—Ce mot suffit; sûr de votre tendresse...
—Déja revient le jaloux Rénisthal.
—Il veut sans plaire être heureux; quel rival!
—Je craindrais tout, s'il nous voyait ensemble;
Éloignez-vous.—J'obéis, mais qu'il tremble!»

Dans la forêt le bruit perçant des cors
De vingt chasseurs anime les efforts.
Sur le taureau mugissant et terrible
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible.
Il fuit encor sous les traits renaissans.
Devant ses pas au loin retentissans
Des bois émus le peuple se diperse;
Son front écarte ou brise les rameaux;
Dans le torrent il tombe, le traverse;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.

Alkent prévoit ses détours, le devance,
Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre qui soudain
Se retournant sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,
Et frappe encor le flanc déja sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez ! En reculant,
A ce front large il oppose son glaive.
Succès trompeur ! dans la tête enfoncé
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie,
Ranime alors sa vigueur affaiblie,
Et le taureau sur l'herbe est renversé.
Pour les chasseurs sa chûte est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine et fier de sa conquête,
Pour l'achever du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.

Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné des flottantes bannières,
Des chiens hurlans et des trompes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
A ces douceurs l'espoir ajoute encore.
Vers le cortège il marche radieux;
Sur lui soudain se fixent tous les yeux;
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
Le don sanglant, le don le plus flatteur
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur.
Elle recule, et, du présent confuse,
Dit: « Votre main se trompe, je le vois.
A cet hommage, au don que je refuse,
La reine seule avait ici des droits. »
Il est muet à ce noble langage;
Mais le dépit colore son visage.

Dans le vallon, d'Elfride on suit les pas.
Elle y préside aux factices combats.
Là le guerrier prend une arme nouvelle,
Arme de paix, sans pointe et sans tranchant.
Là sur un pont, sur un tertre glissant,
Il faut défendre et garder une belle.

Le froid Oswal d'Elfride réclama
Le soin flatteur de protéger Emma.
Du pont Raoul doit forcer le passage.
La reine aussi de ce fidèle page
Veut enhardir le bras novice encor.
Pour défenseur Blanche reçoit Althor,
Et sur le tertre orgueilleux il se place.
Du jeune Albert l'impatiente audace
Déja l'attaque : il rougit; sa fierté
Croit ce combat sans péril et sans gloire,
Et ne veut point un hymme de victoire
Pour ce laurier à peine disputé.
De ces pensers que suit un froid sourire
Son ennemi brusquement le retire.
Un premier coup brise son bouclier;
Du casque un autre emporte le cimier.
« Eh bien frappons; tandis que je balance,
De ce beau page augmente l'insolence;
Frappons. » Il dit, lève à regret son bras,
Son bras si vain. Le Français plus agile
Pendant le coup a reculé trois pas,
Et de ce coup le poids est inutile.

Soudain Albert saisit le bras moins prompt
Qui se relève, et vers la plaine il tire
Son ennemi qu'indigne cet affront.
A Blanche alors échappe un faible rire,
Et l'espérance épanouit son front.
L'Anglais descend, le page prend sa place;
L'Anglais revient, le page qu'il menace
Sur lui s'élance; il tombe renversé,
Au bas du tertre il roule, et dans la plaine
S'arrête enfin, tout poudreux, hors d'haleine,
Et consolant son orgueil offensé.
Cachant sa joie, et fière autant que sage,
D'un seul regard Blanche honore son page.
Pendant ce temps Raoul du pont voisin
Chassait Oswal: moins fort et plus rapide,
De tous côtés son adresse intrépide
Frappe l'Anglais qui le repousse en vain.
Des coups pressés qui pleuvent sur sa tête
Oswal d'abord écarte la tempête;
Mais sur son bras descend le dur acier,
Et de sa main tombe le bouclier.
Lent et courbé, tandis qu'il le relève

Des coups plus sûr ont fait voler son glaive,
Son casque d'or ; et le jeune héros,
En le poussant, le jette dans les flots.
Il passe alors, et brillant d'alégresse,
Il va tomber aux pieds de la princesse.
Heureux vainqueur ! sur le page charmant,
Dont le danger excita ses alarmes,
Les yeux d'Emma se fixent un moment,
Et dans ses yeux Raoul a vu des larmes.
Aux deux Français les éloges flatteurs,
Les cris joyeux, les fanfares bruyantes,
Sont prodigués ; et d'aigrettes brillantes
La main d'Elfride honore ces vainqueurs.
Dans son palais, où le festin s'apprête ;
De nouveaux jeux prolongeront la fête.
Nonpas pour tous : le jaloux Rénisthal
S'approche enfin de son jeune rival :
«Tu reviendras? Oui.–Seul?–Seul.» Dans la foule,
Qui lentement se sépare et s'écoule,
Il est rentré ; mais on lit dans ses yeux
Ce qu'il a dit, sur-tout ce qu'il espère.
Jule et chéri, Rénisthal odieux ;

On craint pour Jule un combat nécessaire;
D'Olfide on voit le silence et les pleurs;
Et son chagrin passe dans tous les cœurs.
Quoi ! de ses dons le ciel ainsi se venge !
N'est-il jamais de plaisir sans mélange !
Non ; trop souvent le nuage lointain ,
Dont l'œil à peine apperçoit la naissance,
Croît lentement , se déploie en silence,
Et d'un jour pur menace le déclin.

FIN DU CHANT PREMIER.

# CHANT SECOND.

Repas dans le palais. Raymond et Aldine. Arrivée d'Arthur, frère d'Olcan qui règne dans l'île de Wailte. Combat de Jule et de Rénisthal. Présent d'Arthur à la reine. Présent de la Reine. Histoire d'Agéline, mère d'Olcan et d'Arthur. Annonces de l'approche et de l'arrivée des Danois.

J'AIME l'éclat de cette cour fidelle
Que le festin près d'Elfride rappelle,
De ces Français le ton noble enjoué,
Et leur encens des dames avoué.
Paris à Londre a donné ces parures,
Ces longs cheveux séparément tressés,
Et sur la tête aux fleurs entrelacés,
La pourpre et l'or des légères bordures,
De ces bras nus la grace et la rondeur,
Ce sein voilé par la seule pudeur.
Où flotte et brille une croix symbolyque,

Le lin moelleux de la longue tunique,
Le lin plus court tombant sur les genoux,
Ce blanc cothurne, enfin ce voile antique
Né dans la Grèce et transmis jusqu'à nous,
La belle reine, Isaure, et les princesses,
Charment les yeux et balancent les choix.
Aux vœux secrets, aux naissantes tendresses,
D'autres encor, toutes avaient des droits.
Le seul Raymon, pour elles insensible,
Le long du bois, près du fleuve paisible,
Va promener son silence rêveur.
Mais là du peuple il voit la gaîté vive,
Les jeux divers, le facile bonheur.
Plus loin il marche, et sa bouche plaintive
Trahit enfin le trouble de son cœur:
« Que fais-je ici, loin de toi, chère Aldine?
A tes conseils je n'obéirai plus.
Mais quand, dis-moi, cesseront tes refus?
Française, pauvre, à quinze ans orpheline,
Indifférente à mes vassaux jaloux,
Qui de mes vœux connaissent le plus doux,
Ne suis-je pas ton appui nécessaire?

Un roi souvent couronne une bergère ;
Nous nous aimons, plus de rang entre nous.
Tu n'en crois pas ma constante promesse ;
Tu crains l'hymen ; tu crains de ma jeunesse
Un repentir qui punirait l'amour.
Mais la raison approuve ma tendresse.
Je l'interroge, et sa voix chaque jour... »
Des cris alors troublent sa rêverie.
Le peuple au loin sur un léger vaisseau.
A des Wailtains apperçu le drapeau,
Et l'attendait sur la plage fleurie.
Les yeux bientôt reconnaissent Arthur,
Frère d'Olcan qui règne sur cette île
D'où l'œil charmé, dans un lointain d'azur,
Voit des Anglais le rivage fertile.
Arthur aima, mais ne put obtenir
La belle Elfride à Chérébert promise.
Elle plaignit sa tristesse soumise.
Et lui, constant jusque dans l'avenir ;
Par un serment s'interdit l'hyménée ;
Sanctifia sa douleur obstinée,
Et sur l'oubli de ce vœu solennel

Il invoqua les vengeances du ciel.
Son cœur toujours conserve sa tendresse;
Mais il commande à ce cœur agité,
Et sur son front est la tranquillité.
Le sage Olcan, qui touche à la vieillesse,
N'a près de lui qu'un fils encore enfant;
Il aime Arthur, et de Wailte souvent
Arthur s'éloigne emportant sa tristesse,
Revient, repart, et ses pas incertains
Sans but erraient dans les pays lointains.
Cher aux Anglais, son tranquille courage
A quelquefois vaincu sous leurs drapeaux,
De loin leur main saluait ce héros;
Et répétés par le double rivage,
Des cris joyeux le suivent sur les flots.
Triste, il sourit à ce flatteur hommage.
Raymond s'éloigne, et sous les bois touffus
De son Aldine il rappelle l'image,
La douce voix, et même les refus.
Aldine encor par l'absence embellie
Vient affliger son cœur tendre et loyal;
Et, sans la voir, avec elle il oublie

L'heure qui fuit et le banquet royal.
Pour ce banquet un flexible feuillage
Prête aux lambris ses riantes couleurs ;
Et sur la table on a semé des fleurs,
Qui du long voile ont précédé l'usage.
A chaque dame une amoureuse main
Présente alors l'aiguière, le bassin,
L'eau parfumée et le lin qui l'essuie.
Mais du repas la gaîté s'est enfuie.
Elfride en vain ranime un moment
Des entretiens la grace et l'enjouement :
Aux doux propos, au rire qui commence,
Toujours succède un inquiet silence.
Jule est absent, ainsi que son rival.
Odon, Alkent, amis de Rénisthal,
Comptent les pleurs d'Olfide frémissante ;
En souriant, leur bouche est menaçante.
Si le combat à Jule était fatal!
A ce penser meurt la gaîté naissante.
Les ménestrels succèdent au festin.
On écoutait leur voix douce et naïve,
Les fabliaux, la romance plaintive,

Et des chansons l'ingénieux refrain.
Le fier Alkent s'assied auprès d'Isaure ;
De son amour il l'entretient encore.
« C'est trop, dit-elle ; enfin détrompez-vous,
Point d'union, point d'hymen entre nous. »
Jule paraît : rougissant de colère,
Alkent se lève et sort; Odon le suit;
Et sur les pas de cet oncle sévère,
Cachant ses pleurs, Olfide tremble et fuit.
Interrogé par l'amitié contente,
Jule répond : « Le traître ! sous mon bras
Il reculait; soudain quelques soldats,
Qu'avait armé sa lâcheté prudente,
Sortent du bois et protègent ses jours.
Déja le nombre accablait le courage :
Raymond survient et fort de son secours,
Sur ces brigands je reprends l'avantage.
Deux sont tombés ; j'attaque Rénisthal ;
Pour lui, pour moi, le danger est égal ;
Mais à l'honneur il préfère la fuite,
Et vainement je vole à sa poursuite :
Sur un coursier il saute, il disparaît,

Et fuit encor dans l'obscure forêt. »

Un léger bruit, que chaque instant redouble,
Annonce Arthur, qui sous un air serein
Cache toujours son fidèle chagrin.
Devant Elfride un moment il se trouble,
Et calme il dit : « Honneur du trône anglais,
Reine aux Wailtains si douce et si propice,
Trois fois salut! Votre main protectrice
Daigna sur nous répandre ses bienfaits.
O que toujours croisse votre puissance!
De l'amitié, de la reconnaissance,
J'apporte ici l'hommage mérité.
Un don si pur jamais n'est rejeté. »

Tandis qu'il parle, aux regards de la reine
On exposait quelques débris d'Athène,
Des urnes d'or, des marbres précieux,
Les traits divers des héros et des dieux.
Viennent après les voiles d'Arménie,
Chypre et Naxos, l'odorante Arabie,
Les fins tissus que l'Inde a colorés,
Et que l'Egypte à Venise a livrés.
Enfin paraît l'ingénieux ouvrage

Que seule encor connaît la main d'Arthur,
Chef-d'œuvre où l'art, d'un doigt mobile et sûr,
Marque du tems le rapide passage.
Au prince alors Elfride s'adressant,
« De l'amitié j'accepte le présent,
Les vœux flatteurs; et vous, fils d'Agéline,
Imitez-moi : l'amitié vous destine
Un don moins riche et sans doute plus doux.
C'est le tissu qu'obtint de votre père
Le roi français père de mon époux.
Leur union fut constante et sincère.
Sans pompe et seul quelquefois Athelcan
Devers Paris allait chercher Gontran.
Sur ce long voile une aiguille fidelle
De ses amours fixa le souvenir;
Et d'Agéline, aussi tendre que belle,
Ainsi les traits vivront dans l'avenir.
— Combien ce don est cher à ma tendresse!
Je n'ai point vu ce tissu précieux
Dont votre époux vantait l'heureuse adresse,
Et qu'à mon frère il refusa sans cesse.
Reine, ordonnez qu'on l'expose à mes yeux. »

Voilà ce don plus doux que magnifique.
Arthur écoute, attentif et troublé;
Et par son chant un ménestrel explique
Le long tissu lentement déroulé.

« Jeune inconnu, dit la jeune Agéline,
Qui fuyez-vous ? par quelle main blessé ?
—Je m'égarais dans la forêt voisine,
Quand des brigands le glaive m'a percé.
— La pauvreté peut être hospitalière :
Pauvre je suis, et mon père est absent ;
Mais je connais son cœur compatissant;
Venez, entrez dans notre humble chaumière. »
« Cette Française est rose de beauté,
Rose d'honneur, et rose de bonté. »

« Sa main prudente a guéri la blessure
De l'étranger qu'elle croit un vassal.
Il aime, il plaît; sa tendresse était pure;
En lui le père adopte son égal.
« Je reviendrai pour ce doux hyménée,
Dit-il ; et toi, l'épouse de mon cœur,
A mes rivaux oppose ta froideur.
L'Amour punit la main deux fois donnée. »

Mais Agéline est rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité. »

« Sur ce rivage arrivent des pirates ;
De la bergère ils retiennent les pas :
L'un d'eux saisit ses mains si délicates ;
Le père en vain lève son faible bras.
Sur le vaisseau pleurans on les entraîne.
Bientôt de Wailte ils découvrent le port.
On les sépare, on se tait sur leur sort ;
Mais Agéline entend le mot de reine.
Que je te plains, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité ! »

« Entre un soldat : « Fille trop fortunée,
Mon maître a vu tes modestes appas ;
Jeune et sensible, il t'offre l'hyménée ;
Parle, et choisis ; le trône ou le trépas. »
Elle répond : « Je suis simple bergère ;
Le prince en vain descendrait jusqu'à moi :
C'est pour toujours que j'ai donné ma foi.
Je mourrai donc ; mais épargnez mon père. »
Pour toi je tremble, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité ! »

« Son père vient, dont la voix affaiblie
Laisse échapper des mots interrompus :
« Un roi.... l'hymen.... tu sauverais ma vie,
La tienne.... hélas ! j'approuve tes refus.
— Non, vous vivrez, mon père; plus d'alarmes,
O de l'amour songes évanouis!
Mais le devoir commande, j'obéis.
Dites au roi ».... Sa voix meurt dans les larmes.
Noble Agéline, ô rose de beauté!
J'admire et plains ton infidélité. »

« Devant l'autel la victime frissonne,
Et sous le voile on devine ses pleurs.
Le roi prenant la main qu'elle abandonne :
« Pardonne-moi mon crime et tes douleurs. ».
Ces mots soumis, cette voix si connue,
De la bergère avertissent les yeux.
« C'est vous? c'est vous » ? Et du peuple joyeux
Le cri s'élève et va percer la nue :
Règne long-tems, ô toi, rose d'honneur,
Rose d'hymen, et rose de bonheur! »

Du ménestrel cesse la voix sonore :
Arthur ému semble écouter encore.

Mille flambeaux qui remplacent le jour,
Le tambourin, le hautbois et la lyre,
Et les doux sons que la flûte soupire,
Ont de la danse annoncé le retour.
Mais tout-à-coup un messager rapide
Trouble les jeux et s'approche d'Elfride.
« Reine, dit-il, au nord, loin sur les eaux,
J'ai des Danois reconnu les drapeaux.
De l'Angleterre ils cherchent le rivage.
Ils sont nombreux et hardis : leurs vaisseaux
Contre les vents, le reflux, et l'orage
Luttaient encor, dispersés sur les flots. »
Des courtisans la surprise est muette.
Arthur se lève : « O reine ! ici ma voix
Du sage Olcan doit être l'interprète.
Comptez sur nous. Déjà plus d'une fois
J'ai combattu près du roi votre père.
Fille d'Edgar, amour de l'Angleterre,
Pour vous mon sang coulera sans regret. »
Il dit, et part ; et la sensible reine,
De cet amant plaignant la longue peine,
A son destin donne un soupir secret.

D'autres pensers font naître sa tristesse.
Elle avait cru qu'aux fidèles Anglais
Son règne heureux conserverait la paix :
Le sort jaloux a trompé sa sagesse.
Arrive alors un second messager :
Je les ai vus ; échappés aux tempêtes,
Des rocs secrets évitant le danger,
Dressant en l'air leurs lances toutes prêtes,
Ils repliaient la voile ; sous leur main
Le cable court, l'ancre est soudain lancée,
La flotte entière est sur l'onde fixée ;
Mille canots volent, et du grappin
Les quatre dents déjà mordent la rive.
Leurs cris confus, leur farouche gaîté,
Le nom d'Harol sans cesse répété,
Frappent encor mon oreille attentive. »
« C'est noblement couronner le festin,
Disait Dunstan ; marchons ! Elfride enfin
De ses sujets va connaître le zèle.
Nous combattrons et nous vaincrons pour elle.
—Restez, restez ; facilement vainqueur,
Du nord armé je punirai l'audace. »

Le fier Althor, pendant cette menace,
Jette sur Blanche un regard protecteur.
Oswal d'Emma s'arroge la défense :
Debout près d'elle, il garde un froid silence.
Du brave Engist enfin tonne la voix :
« Je porte un toast ; guerre et mort aux Danois !
Pour le second que la coupe soit pleine ;
Amour et gloire à notre belle reine ! »
Raoul, Albert, et leurs jeunes amis,
Qu'anime encor l'annonce inattendue
De ces combats à la valeur promis,
Recommençaient la danse interrompue;
Et la beauté, qui prévoit leur départ,
Sur eux attache un propice regard,
Livre sa main à leur main qui la presse,
Même à leur bouche accorde le pardon,
Et de ses pas une douce tristesse
Augmente encor la grace et l'abandon.

FIN DU CHANT SECOND.

# CHANT TROISIÈME.

Les Danois sur le rivage de l'Angleterre ; discours de leur chef Harol. Fraull et Ghesler, émissaires. L'armée se divise en trois corps, sous les ordres d'Harol, d'Éric, et d'Oldar, Rudler et Noll. Marche des Danois. Raymond et Aldine. Jule et Olfide. Armes, habillement de guerre. Discours d'Elfride à ses barons ; institution des Rosecroix ; dispositions pour la défense.

Des flots du nord ils ont dompté la rage,
Et d'Angleterre ils couvrent le rivage,
Ces fiers Danois, qui, toujours repoussés,
Viennent toujours, affamés de pillage,
Ravir aux arts leur antique héritage,
Arracher l'or des temples renversés,
Des champs féconds enlever l'opulence,
Et dissiper au sein de la licence
Tous les trésors dans le sang amassés.
Le jeune Harol, de qui la noble race

Remonte aux dieux qu'encense le Holstein,
En souriant voit leur bouillante audace,
Et leur présage un triomphe certain.
Sur le rocher qui domine la plaine
Il est debout, et sa voix souveraine
Au loin résonne : « Amis, voici le jour
Que demandait votre valeur oisive.
Jour d'espérance ! Odin sur cette rive
De nos vaisseaux a guidé le retour.
Pourquoi ces cris et ces vaines injures
Des nations où nos glaives errans
Laissent parfois de profondes blessures ?
Que sommes-nous ? ce que furent les Francs
Et les Clovis, des Gaules conquérans.
Que ferons-nous ? ce qu'ont fait dans cette ile
Angles, Saxons, qui pour un sol fertile
Abandonnaient leurs avares déserts,
Et sur ces bords de ruines couverts,
Par les combats, les traités, la vengeance,
Ont affermi leur sanglante puissance.
Que diraient donc ces fondateurs guerriers,
S'ils entendaient leurs lâches héritiers,

Qui sans pudeur, et même sans mémoire,
D'un nom honteux flétrissent notre gloire ?
Quels droits ont-ils ? la force : eh bien, ces droits,
Vous les aurez, intrépides Danois.
Puisque toujours le ciel ainsi l'ordonne,
Que la faiblesse à la force abandonne
Les gras troupeaux et leurs molles toisons,
Les vins heureux, l'or flottant des moissons :
A ces brigands qui vous nomment barbares,
Enfans d'Odin, ravissez sans remords
L'argent vieilli dans leurs châteaux avares,
De leurs autels les parures bizarres,
Et la beauté, le plus doux des trésors. »
  Tandis qu'il parle, à sa voix applaudissent
Des cris subits du silence échappés ;
Aux derniers mots, jusqu'au ciel retentissent
Les boucliers par le glaive frappés.
Sa main alors aux phalanges pressées
Montre la plaine et permet le repos.
Sur le rocher sont plantés les drapeaux ;
Dans les sillons les tentes sont dressées ;
Et le guerrier, appelant les combats,

Reçoit gaîment un indigent repas
Que des festins l'abondance va suivre.
Auprès d'Harol, qu'un jeune espoir enivre,
Marchent Eric, Oldar, chefs après lui,
Soldats naguère, et puissans aujourd'hui,
A leur valeur, à leur haute stature,
L'armée entière obéit sans murmure.
Ils racontaient leurs triomphes passés.
Dans ce moment viennent à pas pressés
Fraull et Ghesler, émissaires habiles,
Qui des Anglais prisonniers autrefois,
Près d'eux instruits et libres dans leurs villes,
Savent leurs mœurs, leur puissance et leurs lois.
« Prince, dit Fraull, Odin te favorise.
Il associe à ta noble entreprise
Les mécontens fidèles à Grodo.
Tous les Danois attendent le drapeau.
Mais dispersés ils se taisent encore.
Si tu le veux, avec quelques soldats,
Ghesler et moi nous devançons tes pas.
Par des chemins que l'Anglais même ignore,
De bois en bois prudent je puis marcher,

Et sans péril de Londre m'approcher.
—Eh bien, repars. Et vous, qu'Odin protège,
Valeureux chefs, des guerriers de Norvège
Formez deux parts, en divisant vos coups,
Vous obtiendrai un plus riche pillage.
Aux mécontens promettez le partage,
Et des honneurs. Londre est le rendez-vous,
Laissez-en paix la tendre et faible enfance ;
A la vieillesse arrachez son trésor ;
De fers pesans chargez l'adolescence,
L'âge plus mûr et vigoureux encor;
D'un sexe adroit craignez le doux mensonge;
Mais gardez-vous d'enchaîner la beauté ;
Au ménestrel accueil et sûreté ;
Et dans le sang si votre bras se plonge,
Qu'il soit absous par la nécessité. »
Au camp d'Harol étaient deux jeunes frères,
Navigateurs hardis, heureux guerriers,
Et déja craints aux rives étrangères.
Tout est commun entre eux, jusqu'aux lauriers.
Le même jour éclaira leur naissance,
Le même sein tous deux les a nourris,

Et de leurs traits la douce ressemblance
Plus d'une fois trompa les yeux surpris.
« Noll et Rudler, l'Océan vous rappelle,
Leur dit Harol; au trône qui chancelle
Paris peut-être a promis son secours :
A ses vaisseaux fermez l'étroit passage,
Et menacez l'un et l'autre rivage.
Restez unis, et vous vaincrez toujours. »
Déja fuyait devant la triple armée
Du laboureur la faiblesse alarmée.
Des monts altiers l'un gravit la hauteur;
L'autre des bois cherche la profondeur;
Ceux-ci couraient aux cavernes profondes;
Ceux-là sans art se confiaient aux ondes.
Mais du drapeau s'écartant quelquefois,
Erraient au loin de farouches Danois,
Seuls, ou guidant une troupe hardie,
Par-tout les fers, les chaînes, l'incendie.
Par-tout, cédant à de brusques assauts,
Tombe l'orgueil des antiques créneaux.
Plus éloigné, Raymond est plus tranquille.
« Votre pays réclame tous ses bras,

Lui dit Aldine, et vous ne courez pas ?
—Non, dans ces lieux ma présence est utile ;
Je resterai.—Quoi ! l'honneur parle en vain ?
—L'honneur m'approuve.—Et qui donc vous arrête ?
—Vous seule.—O ciel !—Oui, de la guerre enfin
Peut jusqu'ici s'étendre la tempête.
—Eh bien, qu'importe ? et l'amour aujourd'hui...
—C'est le devoir, c'est la reconnaissance.
Du sage Almon, père de mon enfance,
La fille en moi doit trouver un appui.
—Sur votre cœur si j'ai quelque puissance,
Raymond...—Raymond ne vous écoute plus ;
Et les conseils sont ici superflus. »
Long-tems muette à ce refus étrange,
Aldine rêve et de son jeune amant
Plaint la tristesse et le secret tourment ;
Puis elle sort, et d'habit elle change.
Du messager et du simple varlet
Son front reçoit le modeste bonnet
Qu'orne une plume, et sous la cotte-d'armes
A disparu la rondeur de ses charmes.
Portant son luth sur l'épaule flottant,

Elle revient : « La gloire vous attend,
Dit-elle ; allez, je vous suis.—Chère Aldine !
—Je suis Aldin.—Cher Aldin, quelle bienfait !
Car c'en est un ; ma fierté rougissait....
—Mes yeux ont lu dans votre ame chagrine.
Partons ensemble ; et sur-tout d'un amant
Jusqu'au retour oubliez le langage.
—Rassurez-vous ; silencieux et sage,
L'amour...-Jurez.-Eh bien, j'en fais serment.»
  Plus malheureux, d'Olfide gémissante
Jule ignorait la crainte renaissante.
Sourd aux refus, l'odieux Rénisthal
De son hymen presse le jour fatal.
Odon se tait ; mais son front est sévère.
Sous les bosquets épars dans le jardin
Souvent sa nièce, errante et solitaire,
Allait cacher son timide chagrin ;
Et là du moins ses pleurs coulent sans crainte ;
Là vers le ciel monte sa douce plainte,
Et librement elle invoque son dieu.
Plus triste encore aujourd'hui, dans ce lieu
Elle oubliait la nuit déja prochaine.

De son amant la présence soudaine
La fait frémir : « O Jule, qu'osez-vous ?
Par-tout ici veillent des yeux jaloux.
—Non, mon amour est prudent ; de la chasse
Le bruit lointain est venu jusqu'à moi ;
D'un sanglier votre oncle suit la trace ;
L'ombre du bois nous couvre ; plus d'effroi.
— Je crains pour vous. — Que m'importe la vie,
Si par un lâche Olfide m'est ravie,
Si Rénisthal, heureux enfin... — Jamais.
— Promettez plus, achevez. — Je promets
Que Jule seul sera l'époux d'Olfide.
— Donnez-moi donc cette main trop timide,
Et recevez mon serment solennel.
— Croyez au mien. — J'y crois, ô mon épouse,
Et ne crains plus la fortune jalouse.
Nous ne pouvons jurer devant l'autel ;
Mais notre hymen est écrit dans le ciel.
— Fuis, mon ami ; plus que jamais je tremble.
— N'abrège pas l'instant qui nous rassemble.
Ce doux instant, Olfide, est le premier ;
Qui peut savoir s'il n'est pas le dernier ?

— Ah! qu'as-tu dit! — A l'honneur qui l'appelle,
Ainsi qu'à toi, ton époux est fidèle :
La mort toujours menace le guerrier.
— Écoute-moi. — Parle. — Je te suis chère?
— Plus que ma vie. — Au nom de nos amours,
De cet hymen que projeta ma mère,
Ne montre point une ardeur téméraire ;
Sois prudent, Jule, et conserve nos jours.
Ainsi parlaient ses naïves alarmes,
Pour son époux ainsi coulent ses larmes,
Et cet époux gémit, ne répond pas;
Et tendrement la presse dans ses bras.
Le juste ciel, au malheur secourable,
Avait reçu leurs sermens amoureux ;
La nuit leur prête un voile favorable ;
Le monde entier s'anéantit pour eux.
De votre fuite arrêtez la vîtesse,
Heures d'hymen, de bonheur et d'ivresse.
Mais un bruit sourd s'élève au fond des bois ;
Et des chasseurs ils entendent la voix.
Dans le château rentre la belle Olfide.
Jule des yeux la suit, et moins timide

De ces jardins il s'éloigne à regret.
D'amour il brûle et d'amour il soupire.
Le son du cor, qui tout-à-coup expire,
N'avertit point son pied lent et distrait.
De Rénisthal sur lui le fer se lève ;
Par les chasseurs bientôt enveloppé,
Il se défend, il frappe, il est frappé ;
Son casque tombe ; entre ses mains son glaive
Se brise ; il fuit de détour en détour ;
Aux assassins il échappe dans l'ombre.
Mais nul sentier de ce bois vaste et sombre
N'interrompait l'épaisseur ; et du jour
Au pied d'un arbre il attend le retour.
Son sang coulait ; il se lève avec peine ;
Un bûcheron vient lui prêter son bras,
Le reconnaît, et soutenant ses pas,
Vers son château lentement le ramène.
L'inquiétude augmente son chagrin.
Le même jour au village voisin
Son ordre envoie un serviteur fidèle
Dont il connaît la prudence et le zèle.
Celui-ci vole et revient dans la nuit ;

« Seigueur, dit-il, vous serez mal instruit.
Odon, sa nièce, et Rénisthal encore,
Sont déja loin. — Où vont-ils ? — On l'ignore. »
Triste et flottant dans ses pensers nouveaux,
Enfin il sort, il arme ses vassaux.
Tous prévoyaient ce départ nécessaire.
A chaque instant croissait le cri de guerre.
L'airain sonore et le fifre perçant,
Et du clairon l'éclat retentissant,
Ont remplacé les musettes rustiques.
La voix des chefs réunit les soldats.
On ignorait dans ces siècles antiques
L'art d'affaiblir le danger des combats.
Le brave alors n'avait que son audace,
Et franchement affrontait le trépas.
Point de hautbert, de brassards, de cuirasse,
D'armure enfin : un léger bouclier,
La lance aigue et la tranchante hache,
Un demi-casque et son flottant panache,
Un court gilet brillant d'or ou d'acier,
Une ceinture ou le glaive s'attache,

Un gant flexible, un étroit pantalon,
Des brodequins ou de souples bottines
Qu'arment toujours le piquant éperon.
Sous cet habit de jeunes héroïnes
Cherchaient parfois les lointains ennemis,
Ou repoussaient d'audacieux amis.
Du jeune Harol la sœur plus jeune encore,
La belle Osla, triomphe au champ d'honneur.
L'amour la suit, mais sa fierté l'ignore;
Et les héros admirent sa valeur,
Qu'un vil butin jamais ne déshonore.
La sage Elfride, à ses pensers profonds
Long-temps livrée, affecte un front tranquille,
Promet au peuple une gloire facile,
Devant son trône assemble ses barons,
Et parle ainsi: « Soutiens de l'Angleterre,
Qu'à la victoire accoutuma mon père,
Un grand danger menace nos autels.
A des chrétiens ce mot seul doit suffire.
Mais des brigands l'audacieux délire
N'épargne rien: farouches et cruels,

L'amour encore envenime leurs ames.
Votre valeur protégera les femmes.
Dans ce moment, pour mériter leur choix,
Il faut savoir combattre et les défendre.
L'orgueil du rang n'a plus rien à prétendre;
Le brave seul sur le cœur a des droits.
Au brave armé pour le ciel et pour elles
J'offre en leur nom des écharpes nouvelles :
La rose y brille au-dessous de la croix.
Pour leur donner un prix plus doux encore,
Présentez-les, belle et modeste Isaure. »
A ce discours, à cette noble voix,
Les auditeurs, pleins d'une ardeur soudaine,
Se lèvent tous, et répètent trois fois :
« Vivent la rose, et la croix, et la reine ! »
En rougissant, Isaure avec lenteur
Porte les dons inventés par Elfride,
Les distribue, et sa grace timide
Toujours fait naître un murmure flatteur.
Mais il manquait deux écharpes; ses frères
N'ont point reçu ces parures guerrières;

Et la tristesse est déja dans leur cœur.
Parlant aux grands, l'aimable reine ajoute :
« Chez les Anglais les braves sont nombreux.
D'une main chère ils obtiendront sans doute
La blanche écharpe et son emblême heureux.
De leurs vassaux ils armeront l'élite,
Et dans les camps elle sera conduite.
Noble Dunstan, parcourez mes états ;
De toutes parts assemblez des soldats,
Et punissez le lâche qui balance :
Je vous confie une entière puissance.
Mais hâtez-vous ; aussi nombreux jamais
Ces fiers Danois aux rivages anglais
N'avaient porté l'insulte et le pillage.
Loin devant eux a volé la terreur.
Les uns au nord étendent leur fureur ;
Contre eux d'Engist j'invoque le courage.
D'autres à l'est lèvent leurs étendards ;
Dans l'Océan qu'Oswal les précipite.
D'autres vers l'ouest menacent nos remparts ;
Volez, Althor, et pour eux plus de fuite,

Mais le trépas, que leur férocité
Depuis long-temps a trop bien mérité. »
De leur prudente et belle souveraine
Tous les barons applaudissent les choix,
Et leur transport répète encore trois fois :
« Vivent la rose, et la croix, et la reine ! »

FIN DU CHANT TROISIÈME.

# CHANT QUATRIÈME.

Les généraux se rendent à leur poste. Dunstan va lever de nouvelles troupes. Les jeunes guerriers cherchent des aventures glorieuses. Les princesses donnent à leurs pages des écharpes. Fraull et Ghesler, Charle et Osla. Roger. Raymond, et Aldine sous le nom d'Aldin, sont faits prisonniers, et conduits dans le camp d'Oldar; chant et prière d'Aldine; histoire des amours d'Almon et d'Elidda; Raymond et Aldine s'échappent. Raoul et Albert envoient à la reine des drapeaux enlevés aux ennemis, et sont nommés chevaliers d'honneur des princesses.

Aux généraux par Elfride nommés
Londre a livré les royales bannières,
Ses arsenaux, ses milices guerrières;
Et les trois camps sont aussitôt formés.
D'Harol Engist menace le passage;
Pour triompher, il veut dans les combats
Des vins fumeux prodigués aux soldats.

Du froid Oswal le patient courage
Devant Éric s'arrête, et, trop constant,
Sans prévoyance et sans crainte il l'attend.
Sur deux coteaux qu'un défilé sépare
Le fier Althor observe les Danois
Qu'Oldar commande, et doute quelquefois
S'il daignera combattre ce barbare.
Dunstan s'éloigne, ordonne, et plus légers
De toutes parts volent ses messagers.
« Tout doit s'armer et vaincre pour Elfride,
Leur disait-il; malheur au bras timide!
Mort à l'Anglais qui fuira les dangers. »
Charle, Roger, d'autres Français encore,
D'autres guerriers que l'écharpe décore,
Séparément, et parfois réunis,
Cherchent au loin de nobles ennemis.
Le beau Raoul de sa princesse implore
Le même honneur : elle hésite un moment;
Puis à regret elle accorde à son page
De ces périls le glorieux partage.
« Eh bien, allez, dit-elle tristement;
Et recevez des mains de votre amie

La blanche écharpe. — O présent noble et doux ;
Répond Raoul tombant à ses genoux.
Si je la perds, j'aurai perdu la vie.
— N'affectez point une folle valeur.
Même aux héros l'imprudence est funeste.
Soyez prudent, et revenez vainqueur.
Oui, revenez. » Un soupir dit le reste.
Blanche prévient la prière d'Albert :
« Le champ d'honneur aux braves est ouvert ;
De vos aïeux rappelez la mémoire,
Suivez Raoul, commencez votre gloire,
Et soutenez l'éclat du nom français.
Mais pourquoi donc, aux dames infidèle,
N'avez-vous point cette écharpe nouvelle ;
Ce signe heureux, présage des succès ?
— Pour l'obtenir il faut plus que du zèle.
— Prenez, Albert, celle que sans dessin,
Comme sans art, vient de broder ma main.
— Combien toujours elle me sera chère ?
— Conservez-là ; mais pourtant à ce don
N'attachez pas un prix imaginaire.
— Je peux du moins quelquefois solitaire,

La contempler, et sous mes lèvres... Non ».
Sa bouche avait prévenu la défense.
Blanche s'éloigne, et sa feinte rigueur
Du jeune page afflige moins le cœur :
Ce cœur enfin s'ouvrait à l'espérance.
Londre est déserte ; un silence agité
Suit le fracas de ces fêtes pompeuses.
Dans le palais plus de chants, de gaîté ;
Mais les soupirs et les craintes rêveuses.
Marchant sans bruit loin des chemins connus,
Et près de Londre en secret parvenus,
Fraull et Ghesler dans la foret profonde
Restent cachés ; leurs soldats sont près d'eux ;
Là leur audace en ruses si féconde
Forme déja vingt projets hasardeux.
La belle Osla, sans projet et sans guide,
De tous côtés porte ses pas légers,
De ses Danois retient le fer avide,
Et, sans courroux pour le peuple timide,
Dans la victoire elle veut des dangers.
En cet instant paisible et désarmée
D'un ciel sans voile elle fuit les ardeurs.

Sur l'herbe fraîche, au pied d'un arbre en fleurs,
Elle retrouve une onde parfumée,
Et du sommeil les propices douceurs.
Charle, passant dans ce lieu solitaire,
La voit, approche, admire de ses traits
La beauté noble et la grace étrangère,
Craint son réveil, et s'avance plus près.
En fléchissant les genoux, il se baisse,
Et de sa bouche avec amour il presse
La blanche main que livre le sommeil.
De la pudeur il est prompt le réveil.
La fière Osla subitement se lève,
En rougissant sur l'herbe prend son glaive,
Et va frapper le jeune audacieux.
Il la contemple, et demeure immobile.
« Tu périras. » Vengeance trop facile!
Charle est soumis, et n'a plus que des yeux.
« Défends tes jours.—Je vous les abandonne.
Eh bien, fuis donc : mes soldats dans ces lieux....
— J'obéirai, si la pudeur pardonne
Le crime heureux que ma bouche a commis.
—Va ; quels discours entre des ennemis!

— Des ennemis, sévère Osla? si belle,
Quoique si fière il n'en est point pour vous.
— J'entends les pas de ma troupe fidelle;
Veux-tu sans gloire expier sous ses coups?
Éloigne-toi; j'oublirai ton offense.
—Vous pardonnez?–Oui, mais crains ma présence.»
Charle s'éloigne, et cherche en vain Roger
Qui seul alors près d'un village arrive
Qu'abandonnait à l'avide étranger
Des laboureurs la troupe fugitive.
Il les arrête et leur dit: « Insensés,
Où fuyez-vous? quel sera votre asile?
De toutes parts vos jours sont menacés.
Sur la frayeur la victoire est facile.
Défendez-vous; le brave est toujours fort;
En la donnant il évite la mort.
Les ennemis du château sont-ils maîtres?
—Oui.—Suivez-moi: je vois entre vos mains
De vos travaux les instrumens champêtres,
Ils suffiront.» Traversant les jardins,
Vers le château sans dangers il les guide.
Tous les Danois, dans le village épars,

Pillent le temple, insultent les vieillards,
Forcent l'aveu de l'enfance timide,
Et vont ravir à l'indigence en pleurs
Le faible prix de ses longues sueurs.
Seul, et servi par quelques villageoises,
Leur chef Othol, assis pour le repas,
Vante la France et ses vins délicats,
Boit aux attraits des absentes Danoises,
D'Ismé sur-tout qui mérita sa foi,
Boit cependant à ses douces rivales
A l'inconstance, et des jeunes vassales
Son œil ardent a redoublé l'effroi.
Leur main remplit les coupes toujours vides,
« Il faut, dit-il, entre vous sans discord
Régler les rangs, ou s'en fier au sort. »
Un coup subit sur ses lèvres avides
Brise le verre; il se lève alarmé;
Vaine fureur! de deux couteaux armé
Il veut combattre, et dans sa chûte entraîne
La ronde table avec ses mets brûlans,
Les fruits, les fleurs, et les vins ruisselans.
Sur ces débris aussitôt on l'enchaîne.

On sort ensuite, et sous les humbles toits
On va chercher les imprudens Danois
Que du butin dispersa l'espérance.
On les surprend ivres et sans défense.
« Bons laboureurs, dit le jeune Roger,
Qu'en ferons-nous? épargnons-les; qu'ils vivent,
Et que leurs mains docilement cultivent
Les champs féconds qu'ils venaient ravager. »
En d'autres lieux de Raymond le passage
Est pour le faible un utile secours.
Aldine en vain se plaint de son courage,
Veut l'arrêter, et tremble pour ses jours.
Sur le chemin qui traverse la plaine,
Du camp d'Oldar il voit quelques soldats,
Dont le butin ralentissait les pas :
Sur eux il court, et triomphe sans peine.
D'autres guerriers arrivent plus nombreux.
Seul à l'écart, son Aldine contre eux
Adresse au ciel une vive prière :
Quatre soudain roulent dans la poussière.
L'heureux Français tente un nouvel effort;
Mais contre lui se déclare le sort.

Deux fois percé, son coursier fuit et tombe.
Lui se relève, et donne en vain la mort;
Sans reculer, sous le nombre il succombe.
Conduit au camp, notre jeune héros
Reçoit les fers qu'à l'esclave on destine.
Devant Oldar paraît la douce Aldine,
Et sur son luth elle chante ces mots :
« Cet heureux jour finit mes longues peines;
D'un maître injuste a cessé le pouvoir.
Faible vassale, je souffrais sans espoir.
Ce fier baron est ici dans les chaînes.
Vaillant Oldar, que protège le ciel,
Daignez sourire au jeune ménestrel. »
« Je sais chanter la discorde et les armes,
De leurs vaisseaux les soldats élancés,
Les murs croulans, les braves terrassés,
Et des captifs j'adoucirai les larmes.
Vaillant Oldar que protège le ciel,
Vous entendez le jeune ménestrel. »
« Je chante aussi le calme après l'orage,
L'heureuse paix du foyer paternel,
L'amour si doux quelquefois si cruel,

Et la beauté, digne prix du courage.
Vaillant Oldar, que protège le ciel,
Vous aimerez le jeune ménestrel.»
Oldar sourit, et répond : « Sois tranquille,
Fils des concerts, et libre parmi nous.
Ton chant par-tout mérite un sûr asile.
Reste, et pour toi nous serons sans courroux.
—J'ai plus d'un droit à cet accueil propice.
Comment?—Pour moi la faveur est justice.
C'est un Français qui me donna le jour,
Mais le Jutland a vu naître ma mère.
—Se pourrait-il?—Aldin sera sincère.
Fils d'Elnof, belle, et craignant l'amour,
Sur le rivage Élida solitaire
Poursuivait l'ours ou la martre légère,
Et des vaisseaux attendait le retour.
Son père enfin des bords de la Neustrie
Revient vainqueur, et parmi les captifs,
Qui vainement réclamaient leur patrie,
Était Almon, aux yeux tendres et vifs,
Jeune, discret, noble dans l'infortune,
Et consolant la tristesse commune.

Près d'Élidda le fixait son devoir.
De ses attraits il sentit le pouvoir.
Cachant l'amour sous le masque du zèle,
Il suit ses pas; de la chasse avec elle
Il partageait les soins et les plaisirs;
Par des récits sa mémoire fidelle
De sa maîtresse amusait les loisirs.
Mais rien encor ne permet l'espérance.
Près d'elle un jour triste et silencieux
Sur l'onde calme il attachait ses yeux.
« Facilement j'explique ton silence,
Dit Élidda, tu desires la France.
Eh bien, Almon, de ton zèle assidu
Avant le tems je t'offre le salaire :
A son retour m'approuvera mon père.
Sois libre, et pars.—Ai-je bien entendu ?
—Sans cause ainsi me chasse votre haine ?
— Non, de tes vœux j'exauce le plus doux.
Belle Élidda, quelle erreur ! loin de vous,
La liberté vaudra-t-elle ma chaîne?
A vos genoux j'implore....—Calme-toi,
Sèche tes pleurs, et demeure avec moi. »

Pendant trois jours inquiète et chagrine,
Elle se tait ; puis elle dit : « Almon,
Je veux chasser dans cette île voisine,
Qui semble un point sur le vaste horizon.
Les daims légers peuplent ce lieu sauvage.
Dans le canot flottant près du rivage,
Et que du chanvre arrête le lien,
Il faut porter mes vêtemens, le tien,
Des fruits séchés, le sel du blanc fromage,
Une eau limpide, et le pain savoureux.
Va; que pour nous le trajet soit heureux! »
Il obéit, il descend vers la rive,
Et sur ses pas elle marche pensive,
Prête à partir, elle hésite un moment,
Dans le canot elle entre lentement,
Donne un regard au paternel asile,
Baisse les yeux, et s'assied immobile,
L'esquif léger fuit en rasant les flots.
Almon sur l'île a dirigé la proue
«Non, vers la France.» Un soupir suit ces mots,
Et quelques pleurs descendent sur ta joue,
Jeune Élidda : telle au vent du midi

S'épanouit la rose virginale,
Et tel encor son calice arrondi
Reçoit les pleurs de l'aube matinale.
Leur voix du ciel implora le secours ;
Le ciel loin d'eux repoussa les tempêtes.
Heureux époux ils s'aimèrent toujours.
Unis encore ils planent sur nos têtes.
Trois fois salut aux auteurs de mes jours !
J'ai raconté leurs fidèles amours.
—Fils d'Élidda, j'aime ta voix touchante,
Ton front naïf, et sa fierté naissante.
Du scalde un jour tu seras le rival.
D'un maître dur infortuné vassal,
Je t'affranchis, Gardes, cherchez ce maître ;
Sous ma justice il fléchira peut-être.
— Je lui pardonne, et je plains son malheur.
—Crois-moi, trop loin c'est porter la douceur.
A ce tyran il faut laisser la vie ;
Mais qu'à tes pieds sa fierté s'humilie.
— Je l'avouerai, par fois cette fierté
Se radoucit et connaît la bonté.
— S'il est ainsi, la fortune contraire

Lui paraîtra moins dur et moins sévère.
Le voici. Viens. Oldar n'est point cruel,
Et rompt tes fers : sois soumis et tranquille,
Et sous nos yeux en esclave docile
Sers à ton tour le jeune ménestrel.
— Vous entendez? dit la prudente Aldine,
Noble seigneur, ainsi change le sort.
Je suis sévère, et je blâme d'abord
De votre front la surprise chagrine.
Mais il est nuit; salut, Oldar, et toi
Baron si fier, obéis et suis-moi.»
Les voilà seuls, et des tentes guerrières
Aldine approche un timide regard.
«Un lourd sommeil descend sur leurs paupières,
Dit-elle, ainsi fuyons; point de retard.»
Muets aux cris de la garde nocturne,
Du vaste camp ils s'échappent tous deux.
Mais on poursuit leur marche taciturne.
Dans la forêt qui s'étendait près d'eux
Raymond se jette ; Aldine suit tremblante :
Pour la sauver dans sa fuite trop lente
Il se détourne, il court, et de ses pas

Le bruit attire et trompe les soldats.
Il leur échappe à travers le bois sombre.
Marchant toujours il s'égare dans l'ombre,
S'arrête alors, de sa route incertain,
Appelle Aldine, et l'appelait en vain.
Dans le vallon solitaire et tranquille,
D'une cabane elle a trouvé l'asile.
« Raimond, dit-elle, est plus que moi léger;
Facilement il a fui ce danger.
Au camp d'Engist de Londre il doit se rendre;
C'est son projet; et là j'irai l'attendre. »
Des messagers Elfride chaque jour
Desire et craint le rapide retour.
Dans ses pensers tandis qu'elle chancelle,
Quatre soldats sont introduits près d'elle,
Et l'un d'entre eux: « Des deux pages français,
Dont la valeur étonne vos sujets,
L'ordre m'envoie. ( Emma rougit, s'avance;
Et Blanche affecte un air d'indifférence. )
Nous combattions sous ces jeunes héros.
Ils ont vaincu trois fois; et des drapeaux
Qu'aux ennemis enleva leur courage,

Reine, à vos pieds je dépose l'hommage.
—Je m'attendais à ce don glorieux,
Répond Elfride : élevés sous mes yeux,
Ils promettaient de remplacer leur père
Dont mon époux longtems pleura la mort.
Leur sœur en moi méritait une mère.
Je dois veiller, je veille sur leur sort.
Leur dévouement, leurs naissantes prouesses,
Semblent du ciel m'annoncer la faveur.
Je les élève, auprès des deux princesses,
Au noble emploi de chevaliers d'honneur. »
Emma craintive ajoute : « Qu'ils reviennent.
Il faut qu'ici leurs prières obtiennent
Des étendards, des guerriers plus nombreux,
Et des travaux moins pénibles pour eux. »
O de l'amour prévoyantes alarmes!
Sexe chéri, toi seul crains les malheurs,
Sur les combats toi seul verses des larmes,
A la pitié toi seul prêtes des charmes,
Toi seul enfin consoles les douleurs.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

# CHANT CINQUIÈME.

Arthur marche vers le camp d'Engist ; il est joint par Jule. Projet d'Alkent et de ses amis. Althor combat l'armée d'Oldar. Pélerinage des deux princesses ; elles sont surprises par les Danois, et délivrées par Raoul et par Albert ; présent d'Emma à Raoul. Enlèvement d'Isaure ; ses frères poursuivent les ravisseurs. Charle et Osla. Combat entre les troupes d'Oswal et celles d'Éric.

Arthur, suivi de sa troupe fidelle,
Vient partager cette guerre nouvelle,
Du nom d'Elfride orne ses étendars ;
Vole, et de Londre il revoit les remparts.
Passant auprès, et traversant la plaine
Que la Tamise embellit de ses flots,
Il fait trois fois abaisser les drapeaux,
Et d'un salut honore ainsi la reine.
Jule plus loin s'unit à ce héros.
Au camp d'Engist ils vont chercher la gloire.

Puisse le sort leur donner la victoire!
Puisse l'amour permettre leur repos!
Sans souvenirs, sans trouble, aux pieds d'Elfride
Qu'Arthur bientôt dépose ses lauriers,
Et que de Jule et de sa chère Olfide
Les doux adieux ne soient pas les derniers!
Le jeune Harol dont la marche disperse
Et devant lui chassent tous les Anglais,
Sait des combats la fortune diverse,
Et prudemment médite ses succès.
Les prisonniers dans son camp pourrait nuire:
Sur les vaisseaux tous il les fait conduire.
Là ses trésors arrivent chaque jour.
De Londre il croit la conquête certaine;
Mais, prévoyant, vers sa flotte lointaine
Il se ménage un facile retour,
Le brave Engist au danger se prépare.
«Alkent, dit-il, choisissez mille archers,
Et postez-vous au pied de ces rochers
Qu'un bois étroit de la plaine sépare.
Dans le combat, sans clairons et sans cris,
Vous tomberez sur les danois surpris.»

Il obéit ; Felt et Rhinal ses frères,
Odon, Saldat, Rénisthal, et Sunon,
Suivent ce chef ; et bientôt solitaires,
A leurs soldats voués au même autel
Ils ont donné leur projet criminel.
« Voici pour nous le jour de la vengeance,
Disait Alkent ; veuve de Chérébert,
Dont la froideur, dont l'oubli nous offense,
Tremble, à tes pieds un abyme est ouvert.
Je hais Jésus, et je hais ta puissance. »
La reine est loin de prévoir ce danger ;
Mais quelquefois elle semble inquiète.
D'Althor enfin arrive un messager :
Son front et calme, et sa bouche est muette.
On l'environne ; Elfride qui sourit
Cache son trouble et reçoit cet écrit :
« Reine, le ciel favorise vos armes.
Sur deux côteaux Oldar et ses brigands
Avaient assis et retranché leurs camps.
Dans le ravin je pousse mes gendarmes.
Déja du roc ils gravissaient les flancs ;
Des deux sommets roulent d'énormes pierres ;

De lourds tonneaux, et des forêts entières;
Sous tant de chocs ils tombent renversés;
Et les Danois aussitôt élancés
Lèvent sur eux la hache et la massue,
Et du ravin ferment la double issue.
Je souriai de leur crédule espoir.
Long-tems serré dans un étroit théâtre,
J'ai soutenu jusqu'aux ombres du soir
De ce combat la lutte opiniâtre.
Deux mille Anglais sont tombés en héros;
Et fatigué de carnage et de gloire,
Des étendards laissant quelques lambeaux,
Le reste enfin a franchi les côteaux.
Reine, chantez l'hymne de la victoire.»
Le peuple écoute, admire, et n'entend pas
De ce récit l'obscurité pompeuse.
De toutes parts une foule nombreuse
Lèvent ses mains vers le dieu des combats.
Mais près de Londre est une humble chapelle
Qui des chrétiens attirent le concours;
Et là sur-tout la piété fidelle
Du ciel facile implore le secours.

La sage reine à cet autel propice
Veut elle-même offrir avec éclat
Des dons nouveaux ; et pour elle un prélat
A préparé le divin sacrifice.
Mais trop de soins dans Londre l'arrêtaient.
Blanche et sa sœur, que du peuple escortaient
Les chants pieux, vers ce prochain village
Vont accomplir le saint pélerinage.
Des laboureurs les groupes curieux,
Et des enfans l'étonnement joyeux,
D'un cri flatteur saluaient leur passage.
Tous admiraient leurs traits nobles et doux,
Que la bonté rendait plus doux encore.
Devant le dieu que l'Angleterre adore
Avec respect fléchissent leurs genoux.
Du peuple entier le cantique l'implore.
A l'hymne saint recommencé trois fois,
Elles mêlaient le charme de leur voix.
Cessent enfin le chant et la prière.
Elles marchaient vers la simple chaumière
Où les attend un modeste repas ;
Et des hameaux les vierges rassemblées,

A leur aspect contentes et troublées,
Sèment des fleurs au-devant de leurs pas.
Un cri perçant soudain se fait entendre :
« Ciel ! les Danois ! les Danois ! » La terreur
Pâlit le front du faible laboureur.
En vain contre eux il voudrait se défendre.
Timide il court, cherche le bois obscur,
Et sa frayeur évite un trépas sûr.
Ainsi tout fuit; et de leurs mains sanglantes
Fraull et Ghesler, suivis de leurs guerriers,
Osent saisir les princesses tremblantes.
Malgré leurs pleurs, pour elles deux coursiers
Sont déja prêts; mais Raoul et son frère,
Et leurs soldats soumis au même dieu,
Subitement arrivent dans ce lieu.
Dignes héros, espoir de l'Angleterre,
Le ciel lui-même ici vous a conduits.
L'honneur, l'amour, les rendent invincibles.
Tels deux lions rugissans et terribles
D'un jeune hymen défendent les doux fruits.
Moins fier encor l'aigle irrité s'élance
Sur le vautour, qui, durant son absence,

Ose insulter d'un regard curieux
Son aire vaste et voisine des cieux.
Quelques Danois déja mordent la poudre.
Sur leurs vengeurs descend comme la foudre
Des deux Français le redoutable fer.
Environné de sa troupe chérie,
Fraull disparaît; en reculant Ghesler
Tombe, et son sang rougit l'herbe fleurie.
Fuyant alors et toujours menacé
Son escadron est au loin dispersé.
Les deux vainqueurs des sœurs reconnaissantes
Viennent calmer les craintes renaissantes.
A ses côtés Emma, non sans rougeur,
A fait asseoir son jeune défenseur.
Elle se tait; mais ses regards, ses larmes,
Du Rosecroix récompensent les armes.
D'un prix si doux l'amour est satisfait.
« Vous m'évitez un honteux esclavage,
Dit-elle enfin, et jamais ce bienfait...
— Pourquoi descendre à cet humble langage?
Quels sont mes droits, et pour vous qu'ai-je fait?
Mon seul devoir. — Eh bien, qu'au moins mon page,

Que mon fidèle et brave chevalier,
D'amitié pure accepte un nouveau gage.»
Sur son coup blanc l'or flottait en collier :
Sa main détache et présente au guerrier
Ce don pour lui plus heureux qu'un empire.
Tremblant d'amour, dans un transport soudain,
Il ose prendre et baiser cette main,
Qui lentement des siennes se retire.
Blanche marchait, félicitant Albert.
Elle applaudit à sa gloire nouvelle;
Dans les soupirs sa voix faible se perd;
Et plus sensible elle paraît plus belle.
Tremblante encor, pour assurer ses pas,
Du beau Français son bras pressant le bras,
Semble permettre une audace furtive.
Il hésitait; délicate et craintive,
Enfin sa bouche effleure ce satin.
Albert! dit-elle avec un ton sévère.
Pâle et confus, il baisse un front chagrin.
Elle sourit, toujours vive et légère,
Elle dit encor: « Un bras m'est nécessaire;
Marchons, le jour penche vers son déclin;

De la cité reprenons le chemin.
Ils ont rejoint le cortège tranquille,
Qui sans soupçon s'avance vers la ville.
En approchant, quel récit douloureux !
Ce jour, hélas ! dut être malheureux.
Dans les hameaux qui bordent la Tamise,
La jeune Isaure, échappée à la cour,
Des nobles sœurs attendait le retour.
Ses dons discrets, qu'Elfride favorise,
De l'infortune y soulage les maux,
Et sa voix douce y laisse le repos.
Mais jusque-là Fraull prolongea sa fuite.
Il voit Isaure, et de l'ombre du bois
Tous ses guerriers s'élancent à-la-fois.
Rien n'arrêtait leur audace subite :
Quelques vieillards, des femmes, des enfans,
N'avaient contre eux que des cris impuissans.
Leur main néglige une vulgaire proie,
Un butin vil : sur un coursier fougueux
Où la retient une utile courroie,
Isaure en pleurs au milieu de leur joie
Sous la forêt disparut avec eux.

A ce récit que la douleur écoute,
Raoul frissonne, et s'écrie : « Ah ! sans doute
Nous l'atteindrons ce lâche ravisseur.
Séparons-nous, Albert ; prends cette route ;
Le ciel bientôt nous rendra notre sœur. »
Il s'abusait ; de Fraull la fuite heureuse,
Rapide encor sous la nuit ténébreuse,
Au fond des bois se frayait un chemin.
Dans les sentiers on le poursuit en vain.
Trop occupé de la belle étrangère,
Charle, toujours errant et solitaire,
Marche au hasard, espère la revoir,
Et chaque jour trompait ce doux espoir.
Il apperçoit la troupe fugitive ;
Pour l'observer il s'arrête un moment ;
Son œil encor méconnaît la captive ;
Mais généreux il vole ; brusquement
D'autres Danois lui ferment le passage.
Ils sont nombreux ; qu'importe à son courage ?
Pour se défendre il recule d'abord,
S'adosse au roc, frappe alors et terrasse,
Et des guerriers qu'étonne son audace

Seul il soutient et repousse l'effort.
Son glaive adroit toujours donne la mort.
Impatient de sa longue défense,
Pour l'écraser un Jutlandais s'avance.
« Avec honneur, dit-il, tu périras. »
L'énorme tronc que sans peine il agite,
Et que de Charle un mouvement évite,
Contre le roc se brise en mille éclats.
Un coup plus sûr ouvre son front farouche;
Sur ses amis il retombe, et sa bouche
Maudit Jésus, Odin, et le Jutland.
Ainsi mourut le terrible Rusland.
La troupe cesse un combat difficile,
Où la victoire est pour elle inutile;
Elle recule, et bientôt elle fuit,
Et du vainqueur le sabre la poursuit.
De loin Osla, sous un arbre placée,
Avait de Charle admiré la valeur.
Elle voyait, non sans quelque douleur,
Par un seul bras sa troupe dispersée.
A l'attaquer elle hésite un moment;
Mais elle veut arrêter sa victoire,

Et devant lui s'avance fièrement.
« Ne cherche plus une facile gloire,
Et laisse fuir ces timides guerriers,
Dit-elle; viens; si ma valeur succombe,
Sous le rocher fais élever ma tombe,
Et de mon casque ennoblis tes foyers. »
Parlant ainsi, du héros qui s'arrête
Elle s'approche, et déja sur sa tête
Elle tenait le trépas suspendu.
Par sa beauté Charle était mieux vaincu,
Et devant elle il jette son épée.
Dans son attente heureusement trompée,
Elle adoucit son front et son regard,
Puis se retourne, et légère elle part.
Il la suivait; elle dit : « Téméraire,
L'honneur enfin me rendrait ma colère.
Va; si toujours l'un de mes ennemis
Craint le combat que toujours je propose,
Je veux du moins, fidelle à mon pays,
De ce refus méconnaître la cause. »
Il reste alors, long-tems la suit des yeux,
Et lentement il quitte enfin ces lieux.

Ainsi l'amour au tumulte des armes
Mêle souvent sa douceur et ses larmes.
Raymond gémit d'Aldine séparé.
De trahisons, de vengeance altéré,
Le Sombre Alkent aime et s'abuse encore:
Pour prix du crime il veut la jeune Isaure.
« Qu'Harol vainqueur à ses premiers sujets,
Disait Oldar ; ajoute les Anglais ;
Une province et Blanche me suffisent;
Et pour surcroit à son riche butin,
D'Emma si belle Eric aura la main.
Ainsi du moins nos scaldes le prédisent. »
Eric pourtant par Oswal arrêté
Harcèle en vain son immobilité.
Entre eux coulait une large rivière.
Le camp danois couvre la plaine entière.
Sur l'autre bord l'Anglais maître du pont
Est sans projet ; mais un marais profond
Défend sa droite à demi déployée,
Et contre un bois sa gauche est appuyée.
Long-temps Oswal, dans ce poste affermi,
Défend aux siens une attaque incertaine,

Et refusant le combat dans la plaine,
Du pont étroit repousse l'ennemi.
Voilà soudain ce combat qui s'engage.
Paul et Jenny, des deux frères enfans,
Dont l'âge heureux allait toucher quinze ans,
Époux futurs, pris au même village,
Chez les Danois alors étaient captifs.
On n'avait point enchaîné leur faiblesse.
Tous deux fuyaient ; et malgré leur vîtesse,
Quatre soldats suivent leurs pas furtifs.
De ses brigands la main croit les reprendre.
Mais quatre Anglais volent pour les défendre.
Des deux côtés éclate un cri perçant ;
Des deux côtés se lève un fer tranchant ;
Des deux côtés le trépas va descendre.
Nouveau péril ! mais le couple léger,
Pour échapper à ce double danger,
Au tronc noueux d'un chêne solitaire
Monte, et perdu dans l'arbre tutélaire,
Voit aussitôt le combat s'engager.
Les quatre Anglais sont battus et reculent ;
Quatre plus forts repoussent les Danois ;

Vingt Jutlandais accourent à la fois;
Sur eux du pont s'élancent vingt Gallois ;
D'Oswal, d'Éric, en vain tonne la voix ;
Tous leurs soldats, et sans ordre et sans choix,
Autour de l'arbre en cercle s'accumulent.
Ce cercle épais tumultueux, pressé,
S'accroit toujours, de lance hérissé
Entendez-vous le rauque et long murmure
Du malheureux dans la foule étouffé,
Les hurlemens, la prière, et l'injure,
L'aigre défi par l'ivresse échauffé ?
Des combattans si la masse ébranlée
Un moment s'ouvre, et si plus vigoureux
Quelque héros dans un reflux heureux
Sort tout suant de l'horrible mêlée,
Au doux repos à peine est-il rendu,
Des arrivans le flot inattendu
Soudain l'entraîne, et dans la presse il rentre.
Serrés, portés, et promenés par-tout,
Morts et mourans restent droits et debout.
De ce combat toujours l'arbre est le centre.
Deux des guerriers sous cet arbre poussés,

Et qu'écrasait la foule impénétrable,
Pour échapper au poids qui les accable,
Le long du tronc qu'ils tenaient embrassés
Veulent monter; Paul et Jenny pâlissent.
Ils montent; ciel! Paul et Jenny frémissent.
Mais des brigands l'impitoyable main
Saisit alors, frappe, et renverse enfin
Leurs compagnons qui touchaient le feuillage.
Le châtiment de près suivit l'outrage:
Les malheureux tombent, et de leur poids
Sont écrasés les barbares Danois
Qui des rameaux leur enviaient l'asile.
Le jeune couple est sur l'arbre immobile.
Long-temps dura ce combat sans honneur
Qui vainement fatiguait la valeur.
Le jour fuyait; la plaine déja sombre
Le voit mourir sur le coteau voisin.
L'étoile aussi messagère de l'ombre
Sur ce coteau levait son front serein.
Elle défend le fracas de la guerre;
Elle promet un repos nécessaire;
A l'âpre soif, à la naissante faim,

Elle annonçait le retour du festin.
Signal heureux ! L'inextricable foule
A cet aspect se calme lentement,
S'ouvre, décroit de moment en moment,
Décroît encor, s'éclaircit et s'écoule.
Mais de la nuit les voiles étendus
Couvrent le ciel, les deux camps, et la plaine;
Tremblant encore et respirant à peine,
Paul et Jenny de l'arbre descendus,
Joignant leurs mains, baissant leurs voix discrètes,
Marchent obscurs sous les ombres muettes,
N'entendent rien, mais écoutent toujours;
Et dans leur cœur la piété naissante
Bénit le Dieu dont la bonté puissante
Par un miracle a protégé leurs jours.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

## CHANT SIXIÈME.

Isaure est conduite devant Harol ; discours de ce prince. Regrets d'Isaure. Craintes d'Elfride. Combat entre l'armée d'Harol et celle d'Engist. Trahison d'Alkent et de ses amis. Arrivée d'Arthur et de Jule ; mort d'Odon ; Jule apprend le sort d'Olfide, et punit Rénisthal ; exploits et mort d'Arthur, Engist est blessé ; Harol est vainqueur.

Devant Harol paraît la jeune Isaure.
Sur elle il fixe un regard curieux.
Fière et modeste elle baisse les yeux,
Et quelques pleurs l'embellissent encore.
Il contemplait ses traits si délicats,
Son front serein, ce charme d'innocence,
Du vêtement l'étrangère élégance,
Ce maintien noble, et ce doux embarras.
« Ainsi le veut la guerre inexorable,
Dit-il enfin ; mais je plains tes douleurs.
De cruauté mon ame est incapable.

Je dois, je veux t'épargner d'autres pleurs.
Sois dans mon camp sans chaînes prisonnière,
Et n'y crains point la licence guerrière.
Tu connaîtras bientôt que le Danois,
Qu'Harol sur-tout, comme tes Rosecroix,
De la beauté, de la grace naïve,
De la pudeur gémissante et craintive,
Sait respecter la faiblesse et les droits..»
Près de la sienne est une riche tente,
Que protégeait une garde prudente,
Et qu'embellit un riche ameublement.
Isaure y voit deux captives nouvelles
Qui l'attendaient, et dans leurs soins fidèles
De l'amitié trouve l'empressement.
Là sa douleur s'épanche librement :
« Destin cruel ! félicité perdue !
Ainsi descend la foudre inattendue !
Frères chéris, heureux jusqu'à ce jour,
Et vous, Elfride, ange de bienfaisance,
Dont la sagesse éleva mon enfance
Et me rendit le maternel amour,
Vos pleurs en vain demandent mon retour.

L'absence encore sera longue peut-être.
Mais dans mon cœur l'espoir vient de renaître;
Espérez donc : chez un peuple sans lois,
Fille du ciel et toujours adorée,
Parfois descend l'humanité sacrée,
Et les fureurs se taisent à sa voix. »
Elle pleurait; et loin d'elle ses frères
De deux côtés la cherchent vainement.
Elfride aussi de moment en moment
Adresse au ciel des plaintes plus amères.
Son cœur navré maudit l'ambition,
Et des lauriers la folle passion.
Mais le chagrin qui fait couler ses larmes
S'accroît bientôt de publiques alarmes.
« Du jeune Harol on vante la valeur,
Se disait-elle, et même la prudence.
Du nord soumis vers ces murs il s'avance.
Réglant sa marche, et sans combats vainqueur,
De ses guerriers il retient la licence.
Aussi nombreux, Engist et ses soldats
Dans ce danger ne me rassurent pas.
Des villageois, des citadins paisibles,

Jetés soudain dans le trouble des camps,
Soutiendront-ils le choc de ces brigands
Armés toujours et toujours invincibles?
La voix d'Engist échauffera leurs cœurs;
De leurs foyers ils craignent le ravage;
Ils combattront, et même avec courage;
Mais un seul jour ne fait pas des vainqueurs.
   Dans l'avenir ainsi lisait Elfride.
L'aube naissante éclaire ce combat.
On voit d'Harol la jeunesse et l'éclat,
Et la valeur sagement intrépide.
On voit Engist, général et soldat,
Dont la voix forte encourage ou menace,
Exhorte, instruit, et dont l'heureuse audace
Joint aussitôt l'exemple à la leçon.
Devant ses coups se présente Lathmon.
Il aime Enna toujours indifférente,
Seule toujours dans les forêts errante,
Qui belle et fière, et veuve d'un héros,
Se refusait à des liens nouveaux.
Mais des combats le cri s'est fait entendre;
Du mont lointain alors prompte à descendre,

Sur le rivage assise, des vaisseaux
Son œil charmé voit la pompe guerrière.
Lathmon près d'elle et ses nombreux rivaux
Sont rassemblés, et leur vaine prière
Demande un choix qui n'est pas dans son cœur.
« Du chef anglais, dit Enna, le vainqueur
Sera le mien. » Sa parole est sacrée.
Le fier Lathmon dans cet espoir trompeur
Attaque Engist, et sa lame acérée
Du bouclier échancre la rondeur.
Le nom d'Enna sur sa bouche fidelle
En vain lui donne une force nouvelle;
En vain son bras décharge un coup nouveau;
Sa main que tranche un glaive plus rapide
Tombe sur l'herbe, où, tremblante et livide,
Du sabre encore elle tient le pommeau.
A le venger l'autre main qui s'apprête
Déja se baisse et veut saisir le fer;
Celui d'Engist, aussi prompt que l'éclair,
Du cou penché vient séparer la tête.
Devant Harol Eubald s'est arrêté.
Ce châtelain, amoureux du pillage,

Est la terreur des hameaux qu'il ravage.
Dans ses créneaux incessamment posté,
Tel qu'un vautour poursuivant la colombe,
Sur la beauté rapidement il tombe,
Rançonne au loin le pélerin passant,
Des trois jours saints taxe la litanie,
Du four banal étend la tyrannie,
Et sans pudeur détrousse le marchand.
C'est à regret qu'à son repos utile,
A ce bonheur si noble et si tranquille,
Pour un moment il avait renoncé.
Il veut du moins, dans la guerre poussé,
Par un seul coup la terminer lui-même,
Et retourner sur le donjon qu'il aime,
Avec Harol finiraient les combats;
Aussi d'Harol il jure le trépas,
Et va frapper; mais sous le bras qu'il lève
Entre aussitôt et s'enfonce le glaive.
Soudain il meurt, et du haut des crénaux
Son ombre encore insulte ses vassaux.

Près du vainqueur, que tout bas il menace,
Arrive alors le prudent Abunot.

Il épiait l'instant, passe, repasse,
Tourne, s'avance, et recule aussitôt.
Ce jeune Anglais, qui s'échappe sans cesse,
Est cher à Londre où brille sa vîtesse.
Là de la course il a tous les lauriers.
Sa main saisit les rapides gazelles,
Et ses talons, plus légers que des ailes,
Laissent bien loin le galop des coursiers.
Il ne veut point combattre, il veut surprendre
Cet ennemi dont il craignait le bras.
C'est vainement qu'Harol semblait l'attendre;
C'est vainement qu'il poursuivait ses pas.
Comment le joindre? incertain il balance.
Mais tout-à-coup le tronçon d'une lance
Roule à ses pieds. » Je te rends grace Odin! »
Il dit; alors le coureur fuit en vain.
Le bois lancé de ce guerrier timide
Brise aussitôt la jambe si rapide.
Adieu la course et tous les prix futurs.
Quel coup heureux pour ses rivaux obscurs!
Volant au bruit d'une lutte nouvelle.
Et des héros compagne trop fidelle,

Sur les deux camps l'infatigable Mort
S'arrête et plane ; et trompeuse d'abord,
Baissant sa taille et retenant sa rage,
D'un voile obscur couvrant son corps hideux ;
Elle promet d'épargner le courage
Et le desir des lauriers hasardeux ;
Mais de cyprès à peine couronnée,
Elle grandit, d'ombres environnée ;
Et tout-à-coup le spectre colossal
Au front livide, au sourire infernal,
Étend sa main sanglante et décharnée :
Sous cette main terrible, Anglais, Danois ;
Frappent ensemble et tombent à la fois.
O du retour espérance trop vaine !
Les boucliers, les lances, les épieux,
Les traits brisés, jonchent au loin la plaine.
Des combattans mêlés et furieux,
Les cris confus s'élèvent jusqu'aux cieux ;
Et la victoire entre eux est incertaine.

Devant l'autel à l'amoureux Éloi
La belle Edgize avait donné sa foi.
Après vingt jours d'un bonheur solitaire,

L'époux surpris entend rugir la guerre.
Il part ; adieu les tranquilles amours.
« Attends, attends, dit l'épouse allarmée,
Changeant d'habit, et pour toi seule armée,
Je veux te suivre et veiller sur tes jours.
Je te suivrai, cesse tes vains discours. »
Il combattait; au milieu du tumulte
Il voit Lobrown qui fort et valeureux
De tous côtés porte son glaive heureux,
Et prodiguait la menace et l'insulte.
Le jeune Anglais par l'espoir abusé
Sur le Danois lève un bras intrépide.
Les fers tranchans se croisent ; moins solide
Celui d'Éloi dans le choc est brisé.
La belle Edgize entre eux se précipite ;
A son époux elle ordonne la fuite.
Ses traits, son âge, et son front pâlissant,
Ne touchent point son farouche adversaire.
Pour l'arrêter se lève en frémissant
Sa faible main aux combats étrangère ;
Et du brigand l'écu large et poli
Reçoit le coup par la crainte amolli,

Un fer plus sûr la poursuit et la frappe :
Le nom chéri de ses lèvres échappe,
Et ses beaux yeux se ferment lentement.
Pour son ami quel douloureux moment!
De son bras droit il soutenait Edgize;
L'autre à Lobrown oppose un vain effort :
L'oblique acier, de l'épaule qu'il brise,
Jusqu'au poumon passe et laisse la mort.
Vous, qui tombez sans éclat et sans gloire,
Et que recouvre un modeste gazon,
Époux amans, aux filles de mémoire
Mes vers du moins apprennent votre nom.
Lobrown triomphe; Engist vers lui s'avance;
Et du Danois éclate l'arrogance :
« Viens mourir, viens : sur ton noble donjon
A mes soldats j'ai promis une fête ;
Mais de ta porte enlevant l'écussson
J'y veux clouer et ton casque et ta tête. »
Ainsi parlait cet ami des festins.
On l'applaudit, et de ses larges mains
Le fier géant lève une pierre énorme.
D'un autre part, Dusnal au front difforme

Approche, et veut un facile succès :
Lâche et furtif, il va percer l'Anglais.
Mais sa prudence est timide et trop lente.
Des yeux Lobrown suit sa pierre volante,
Qu'en se baissant évite son rival,
Et qui plus loin va renverser Dusnal.
Lobrown alors au héros qui menace :
« Eh bien, j'attends, frappe; à ta vaine audace
D'un coup du moins je veux laisser l'honneur. »
Pendant ces mots et son rire moqueur,
Trop lentement la tête s'est baissée :
La lance aigue avec force poussée,
Brise le casque au panache ondoyant,
D'un crane dur fend la voûte épaissie,
Et du cerveau qu'elle effleure en fuyant
Sortent soudain l'insolence et la vie.
  Harol poursuit et perce Lévinsdal,
Chasseur illustre, aux renards si fatal;
Thoril encore, né généreux et sage,
Mais qui toujours prolongeant les festins,
Et lentement échauffé par les vins,
A ses amis prodigue enfin l'outrage;

Puis Vortimer, qui sans frein, sans remords,
Dans les paris, dans les courses brillantes,
Et dans les jeux des tavernes bruyantes,
De ses enfans dissipe les trésors.
Tombe, Athelbert, tombe aux brûlantes rives,
Et laisse en paix tes vassales craintives.
Harol enfin combles les vœux d'Althun,
Riche, puissant, suzerain dans trois villes,
Époux chéri, père d'enfans dociles,
Et qu'ennuyait ce bonheur importun.
  Le sombre Alkent et ses soldats perfides,
Sortant du bois, et traitres sans danger,
Sur les Anglais qu'ils devaient protéger
Tournent alors leurs armes parricides.
Harol rougit et détourne les yeux :
Fier et loyal, et digne de sa gloire,
Il dédaignait un secours odieux.
Mais il combat, trop sûr de la victoire,
Paraît Arthur, et Jule près de lui.
Alkent pâlit; leur approche imprévue
De Rénisthal épouvante la vue.
Viens, brave Arthur, d'Elfride noble appui.

Ainsi, voguant vers la lointaine Afrique,
Mes yeux voyaient sous le brûlant tropique
A l'horizon naître un nuage obscur;
Bientôt il monte, et léger, sans orage,
Seul et volant dans les plaines d'azur,
Des aquilons il concentre la rage
Et devant lui laisse un calme trompeur,
Pousse et retient les vagues mugissantes,
Brise les mats sous leurs vergues penchantes,
Et tout-à-coup se dissipe en vapeur.
Odon s'écrie : Arthur, quelle éspérance
Te jette ainsi dans nos jaloux combats?
Crois-moi la reine avec indifférence
Vit ton amour et verrait ton trépas.
Sa vanité, qu'en vain elle colore,
Veut à son char toujours se rattacher.
Retourne donc, il en est tems encore,
Et reste en paix sur ton lointain rocher.
Peut-être aussi nous irons t'y chercher. »
A l'instant même où son audace achève
Ce vain discours par les siens applaudi,
L'épieu d'Arthur qu'a rabattu son glaive

De son genou brise l'os arrondi.
En frémissant il tombe et se relève.
Deux fois il frappe, et sur le bouclier
Glisse deux fois le tranchant de l'acier.
Pour blasphémer ses lèvres écumantes
Allaient s'ouvrir, son flanc découvert
Le sabre tombe, et son corps entr'ouvert
Laisse échapper les entrailles fumantes.
Ce coup terrible étonne ses soldats.
Au milieu d'eux Arthur se précipite.
Jule, cherchant Rénisthal qui l'évite,
Sur eux encore appesantit son bras.
Long-tems en vain il le voit et l'appelle :
Frappant toujours la troupe criminelle,
De rang en rang son courroux le poursuit.
Il le joignait enfin ; le lâche fuit.
Sourd au reproche, à l'honneur, à l'injure,
Déja flétri d'une vile blessure,
D'un pied tremblant il gravit le rocher,
S'arrête alors, voit la mort s'approcher,
Et dit : « Pourquoi, de mon sang trop avide,
Contre moi seul...—Malheureux, rends Olfide.

–Nous la perdons.–O ciel! – Oui, pour toujours!
Un cloître obscur ensevelit ses jours.
—Nomme le lieu, nomme le monastère:
Je reprendrai cette épouse si chère.
—N'espère plus.—Parle.—Eh bien, tu le veux;
Apprends son sort, et pleure. Le soir même
Où sa faiblesse a pu flatter tes vœux,
Odon lui dit: « Rénisthal qui vous aime
Veut bien encor descendre jusqu'à vous;
Et dans une heure il sera votre époux.
D'un vain espoir votre ame est abusée,
Et je préviens vos coupables refus.
Voyez ce fer, cette lame brisée,
Ce casque d'or: le séducteur n'est plus.»
A cet aspect Olfide évanouie
Reste long-tems aux portes de la mort.
Nos tristes soins la rendent à la vie.
Fatal bienfait! ô déplorable sort!
Ses yeux en vain se fixent sur tes armes;
Sans souvenir, elle est aussi sans larmes;
Et sa raison...— Monstre, qu'ai je entendu!
Reçois enfin le trépas qui t'est dû.»

D'Arthur pourtant le glaive redoutable
Brise d'Odon la bannière coupable.
Toujours vainqueur et toujours menaçant,
Dans le tumulte autour de lui croissant
Il voit Alkent qui le cherche peut-être,
Et son courroux promet un coup mortel;
Mais autrement en ordonne le ciel;
Le bras est loin qui punira ce traître;
Et le héros par la foule entraîné
Frappe du moins sa cohorte parjure.
Nommant la reine et vengeant son injure,
De morts bientôt il est environné.
Felt et Rhinal, d'Alkent trop dignes frères,
Lèvent sur lui leurs lâches cimeterres.
Fier il s'arrête, et tandis qu'au premier
Il opposait son large bouclier,
Sa forte main qui jamais ne s'égare,
Par un revers prévient l'autre guerrier,
Et, traversant les côtes qu'il sépare,
Dans la poitrine entre le froid acier.
Rhinal expire, et son sang infidèle
Sur la verdure à gros bouillons ruisselle.

Son frère alors, bien loin de le venger,
Veut sans pudeur se soustraire au danger.
Arthur atteint sa fuite solitaire;
Du fer aigu sous l'omoplate entré
Jusqu'à son cœur la pointe a pénétré;
Il jette un cri, ses dents mordent la terre,
Et lâche encore il meurt désespéré.
A cet aspect pâlissent les rebelles.
Le fier Alkent en vain les rappelait:
Sourde à sa voix, leur frayeur prend des ailes.
Plus lentement, lui-même reculait.
De ses archers un groupe l'environne.
Le brave Arthur, dont l'approche l'étonne,
Pour le punir courait le bras tendu.
Un sang épais sur l'herbe répandu
De ce héros trompe le pied rapide.
Il glisse et tombe; inutile valeur!
Percé de coups il expire, et d'Elfride
L'image enfin s'efface de son cœur.
Pendant ce tems, ambitieux de gloire,
De sang couvert, des timides Anglais
Le jeune Harol perce les rangs épais.

Sous ses drapeaux il fixait la victoire.
Inébranlable Engist luttait encor.
De loin l'a vu le robuste Ladnor.
Dans le Holstein sa main s'est illustrée :
Là corps à corps il avait combattu,
Et, plus adroit, à ses pieds abattu
Un ours affreux, terreur de la contrée.
De sa dépouille il fit un vêtement.
Un long couteau pendait à sa ceinture.
Tout hérissé de l'épaisse fourrure,
Près de l'Anglais il tourne lentement.
Son arc reçoit une flèche furtive ;
Au but choisi le trait sifflant arrive,
Et sous la hanche il demeure enfoncé.
Engist l'arrache et frémit de colère.
Un second dard subitement lancé
Perce la main qui tient le cimeterre ;
Et tel que l'ours au combat animé
Le Danois court sur l'Anglais désarmé.
Il le saisit, dans ses bras il le serre ;
Plus vigoureux il l'étouffe à demi.
L'Anglais résiste, et de sa main blessée

Repousse en vain cet étrange ennemi.
Il succombait ; son autre main baissée
En s'agitant touche le long couteau.
Faveur du ciel ! la pointe meurtrière,
Que dirigeait son adresse guerrière,
Porte au sauvage un coup sûr et nouveau,
Et traversant fourrure et double peau,
Dans l'aine enfin disparaît tout entière.
Sur l'herbe roule et rugit le faux ours.
Pâle pourtant de douleur et de rage,
Sanglant, sans fer pour défendre ses jours ;
Engist aux siens veut laisser son courage ;
En reculant, sa voix combat toujours.
Mais ses soldats, faibles de sa blessure,
Et que déja presse l'acier vainqueur,
Bravent ses cris de prière et d'injure,
Et dans leur fuite entraînent sa lenteur.
Le jeune Harol rends grace aux dieux propices.
Mais sur la plaine il revoit les Wailtains
Qui, poursuivant Alkent et ses complices,
Du camp danois étaient déja voisins.
« Courons, dit-il, et combattons encore.

Ici vainqueur, si j'allais perdre Isaure !
De cette crainte en secret tourmenté,
Il quitte Engist, à grands pas il traverse
Le chant de mort, et devant lui disperse
Des ennemis le reste épouvanté.

Pendant trois jours, tandis qu'à la colline
On confiait la tombe des héros,
Les scaldes seuls sur la roche voisine,
Les saluaient de cantiques nouveaux.
Du noble Harol ils disent la victoire,
Nomment trois fois les enfans de la gloire
Qu'a moissonnés ce combat immortel,
Au grand Odin recommandent leurs ombres,
Et réveillé dans les cavernes sombres
L'écho répond à leur chant solennel.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

# CHANT SEPTIÈME.

Alkent demande Isaure au prince Harol ; il essuie un refus, et part pour la conquête de l'île de Wailte. Raoul et Albert retournent à Londre ; Emma, trompée par un faux récit, défend à Raoul de reparaître devant elle ; par ordre de la reine, les deux frères s'embarquent et vont au secours des Wailtains. Les vents contraires les poussent vers Guerzel ; troubles dans cette île ; les Danois s'en emparent ; ils sont vaincus par Raoul et Albert ; l'île passe sous la domination d'Elfride. Situation des armées d'Éric, d'Oldar, et d'Harol. Ce prince refuse Isaure à l'ambassadeur de la reine, et rend la liberté aux autres captifs.

Le jeune Harol de sa belle captive
Va chaque jour consoler les douleurs.
Dans ce moment il la voit plus craintive ;
Elle gémit et retrouve des pleurs.
« Prince, dit-elle, en ces lieux retenue,
N'ajoutez point à mes premiers chagrins,

Et je pourrai pardonner aux destins.
Du lâche Alkent épargnez-moi la vue.
A son amour j'opposai le mépris :
De son forfait deviendrais-je le prix ?
Arrive Alkent : « Cette femme m'est chère ;
Donne-la moi. — Mais as-tu su lui plaire ?
— Non, de l'hymen j'avais perdu l'espoir.
— Et tu voudrais que follement barbare
De ses faveurs je lui fisse un devoir ?
De tes desirs l'imprudence t'égare.
Songe d'abord à mériter son choix,
Le mien aussi. — Comment ? — Par des exploits.
Wailte a perdu sa plus sûre défense :
Prends mes vaisseaux et guide mes Danois,
Vole ; ce port affermit ma puissance.
De là bientôt j'insulterai la France,
Et l'Océan reconnaîtra mes lois. »
Alkent se tait, et sa fierté murmure :
Dans ce refus elle voit une injure.
Il obéit ; mais le jaloux soupçon
Punit déja sa lâche trahison.

Trompés toujours dans leurs recherches vaines,

Raoul, Albert, loin des soldats épars,
De Londre enfin revoyaient les remparts;
Et là bientôt vont s'accroître leurs peines.
Blanche et sa sœur, du temple revenant,
Trouvent assise une jeune inconnue,
Baissant les yeux, modestement vêtue,
Belle sur-tout, et qui se détournant
Semble à la fois fuir et chercher leur vue.
Elle s'approche au premier mot d'Emma,
Et tout en pleurs, long-temps interrogée :
« Dans un abyme un ingrat m'a plongée,
Dit-elle enfin, trop tôt mon cœur l'aima;
J'ai cru trop tôt à sa douce promesse.
Après trois jours il devait revenir;
Déja l'hymen aurait pu nous unir;
Il m'a trompée. O vous, sage princesse,
De ce guerrier qui dément sa noblesse
Pourriez-vous bien accueillir le retour ?
Vous le verrez, peut-être dans ce jour.
—Quel est son nom?—Raoul.—Est-il possible ?
— Vous l'avez cru généreux et sensible :
Hélas! pourquoi voudrais-je en imposer ?

Si de mensonge il osait m'accuser,
A l'abandon s'il ajoutait l'outrage,
Présentez-lui ce collier que pour gage....
–Que vois-je ? ô ciel !–Qu'il reste entre vos mains
Ce don perfide augmente mes chagrins.
Mais ma douleur est sans doute indiscrète :
Je fuis ces lieux, et vais dans la retraite
Ensevelir mes déplorables jours.
Puisse le ciel en abréger le cours !
Sensible Emma, quelle fut ta surprise !
Tu rougissais ; ta crédule franchise
N'opposait rien à ce récit menteur.
C'est un poignard enfoncé dans ton cœur.
Fixant les yeux sur la chaîne fatale
Qu'a profanée une indigne rivale,
Long-temps gémit ta contrainte douleur.
Mais par degrés rappelant ta prudence,
Tu retrouvais cette heureuse fierté,
Ce noble orgueil permis à la beauté,
Et que des rangs commande la distance.
Raoul arrive, et la reine aussitôt :
« On sait qu'Alkent, altéré de vengeance,

Du camp danois au rivage s'avance.
La voile s'enfle, et l'Océan bientôt
Le vomira dans le port de cette île,
Dont la conquête est aujourd'hui facile.
L'âge a d'Olcan respecté la valeur;
Mais c'est en vain que son bras se ranime:
Arthur n'est plus, Alkent serait vainqueur.
On dit qu'Isaure est le prix de son crime.
Partez, volez, rendez-moi votre sœur.»
Trente vaisseaux flottans sur la Tamise
Déja sont prêts pour sa noble entreprise.
Respectueux il veut à son départ
De la princesse obtenir un regard.
Pâle et tremblante, à peine Emma l'écoute,
Puis l'interrompt: « Vous conservez sans doute
Le dernier don que vous fit l'amitié?
— Ce don jamais peut-il être oublié?
Mais loin de moi la feinte et le mensonge.
Pendant la nuit j'ai vu... serais-ce un songe?
Non, mon malheur, hélas! fut trop réel.
Quittant ses bois et son profane autel,
Du dieu saxon la plus jeune prêtresse

M'est apparue ; elle approche, et sa main
Adroitement détache de mon sein
Votre collier, ma plus douce richesse.
En m'éveillant, quelle fut ma tristesse ! »
D'une voix fière Emma répond soudain :
« Eloignez-vous. — O ma noble maîtresse !
— Cessez, ingrat, des discours superflus,
Et retrouvez ce don de ma faiblesse,
Ou devant moi ne reparaissez plus. »
Il se retire, et son jeune courage,
Devant la mort toujours calme et vainqueur,
Ne peut d'Emma soutenir la rigueur :
Des pleurs amers coulent sur son visage.
Albert en vain d'un consolant accueil
S'était flatté ; de Blanche trop sévère
Il n'obtient pas la faveur d'un coup-d'œil.
Triste il s'éloigne, et seul avec son frère,
Il s'écriait : « Quel changement fatal !
Notre imprudence est-elle assez punie ?
Crois-moi, Raoul, d'un amour inégal
Fuyons enfin la longue tyrannie.
Pourquoi fléchir, pourquoi trembler toujours ?

En vains soupirs notre ame se consume.
Cherchons ailleurs de tranquilles amours,
Et des premiers oublions l'amertume.
— Si tu le peux, mon frère, je te plains.
Mais cet effort n'est pas en ta puissance.
Le doux penchant qui cause nos chagrins,
Qui malgré nous fera tous nos destins,
Naquit, s'accrut dans les jeux de l'enfance.
L'amour constant, l'honneur, voilà nos lois.
De la beauté respectons le caprice,
La défiance, et même l'injustice;
Obéissons, et laissons-lui ses droits.»

Ils vont partir; la voile préparée
S'arrondissait sous le frais aquilon;
De leurs vaisseaux sur la vague effleurée
La quille fuit, et laisse un blanc sillon;
Et dans son cours élargissant ses ondes,
Le fleuve enfin les livre aux mers profondes.
Vers le couchant le pilote sans art
Tourne les yeux; propice à son départ,
Le même vent de Wailte les repousse;
Et par degrés cette haleine moins douce

Couvre le ciel de nuages épais.
Après trois jours, de la liquide plaine
Semble sortir une terre lointaine.
Un étranger, compagnon des Anglais,
Dit à Raoul: « Seigneur, fuyez cette île.
C'est ma patrie; on la nomme Guerzel.
Là gronde encor la discorde civile.
— Que m'apprends-tu? sous le sage Enisthel
Je la croyais florissante et tranquille.
— Ce digne roi sous l'âge a succombé.
Seul rejeton de cette race antique,
Après deux ans d'un règne pacifique,
Sous le poignard Eginhal est tombé.
Depuis un mois, de la jeune Eulhérie,
Que son amour chercha dans la Neustrie,
Son diadême avait orné le front.
Des magistrats la volonté timide
Au trône en vain plaçait la sage Elfride.
Docile aux cris, à l'or du fier Dromont,
Un peuple vil a couronné ce traître,
Qui d'Ehinhal fut l'assassin peut-être.
Alors j'ai fui. Seigneur, craignez ce port:

Le crime y règne et vous promet la mort. »
Pendant ces mots, sur la rive muette
Raoul fixait une vue inquiète.
Puis tout-à-coup : « Les Danois sont ici.
Je reconnais leurs poupes éclatantes,
De ces vaisseaux le flanc plus élargi,
Leur mât pesant d'emblêmes enrichi,
Et l'oiseau peint sur les flammes flottantes.
Contre les vents tandis que nous luttons,
Dans les cachots sans doute l'innocence
Du trône anglais invoque la puissance.
Nagez, rameurs ; pilotes, abordons. »
Impatiens, ils approchent, arrivent,
Et sans combat dispersent et poursuivent
Quelques Danois sur les vaisseaux restés.
Puis à leurs yeux s'offrent des insulaires,
Qui, redoutant les lances étrangères,
Au fond des bois fuyaient épouvantés.
Devant Raoul étonné ils s'arrêtent :
« Jeune guerrier, dit l'un d'eux, le hasard,
Le ciel ici vous a conduit trop tard.
— A vous venger nos bras du moins s'apprêtent.

Instruisez-moi. — Les brigands ont vaincu.
Sans le savoir, un seul instant propices,
Ils ont puni Dromont et ses complices.
Rompant nos fers, nous avons combattu.
Que pouvons-nous sans chefs, presque sans armes?
Ces durs soldats nourris dans les alarmes
Facilement ont lassé nos efforts.
Point de secours ; il fallut fuir alors.
L'horrible glaive étendu sur la ville
Frappe sans choix, renverse les autels,
Trouve l'enfant dans les bras maternels,
Et du vieillard poursuit le pied débile.
Mais la discorde agite les vainqueurs.
Rudler et Noll retiennent Eulhérie
Qu'enfin Dromont rendait à la Neustrie.
L'amour jaloux empoisonne les cœurs.
Leur amitié si longue et si fidelle ;
La voix du sang gémissante comme elle,
De leurs soldats le silence chagrin,
N'arrêtent plus leur criminelle main.
Pâles d'horreur, sans colère et sans haine,
Pleurant déja leur victoire incertaine,

Dans ce moment sous leur fer malheureux
Peut-être coule un sang sacré pour eux.
— Venez amis ; qu'au trépas échappée
Votre valeur tente un nouvel effort.
Dans les combats souvent change le sort :
Rien n'est perdu pour qui tient une épée. »
Ce mot leur donne un courage nouveau,
Et de Raoul ils suivent le drapeau.
Dans la cité cependant les deux frères,
Que transportait la jalouse fureur,
En frissonnant croisent leurs cimeterres,
Et tout-à-coup ils reculent d'horreur.
« Non, dit Rudler qui détourne la vue,
Non, le soleil ne veut pas éclairer
Le coup fatal qui va nous séparer.
— Sage est ta voix, mon frère ; l'ombre est due
A ce combat que réprouve le ciel.
Cachons le crime et le sang fraternel. »
Séjour de paix, un enclos solitaire
Et près du temple à la mort consacré.
Là chaque jour disparaît sous la terre
Le peuple obscur à jamais ignoré ;

Là le puissant veut dominer encore;
De titres vains son néant se décore;
Et là pompeux, sur un vaste caveau,
Des souverains s'élève le tombeau.
Noll et Rudler marchent vers cette enceinte.
Leurs pas sont lents; les soldats affligés,
Debout, l'œil fixe, en cercle sont rangés:
Sur tous les fronts l'inquiétude est peinte.
Les deux rivaux s'arrêtent un moment,
Amis encor l'un vers l'autre s'avancent,
Joignent leurs mains, s'embrassent tendrement,
Et tout en pleurs dans le caveau s'élancent.
Chacun frémit, chacun entend soudain
Des fers croisés le bruit sourd et lointain:
Ce bruit s'accroît, mais tout-à-coup il cesse,
Et l'on attend que le vainqueur paraisse.
Sur le caveau sont fixés tous les yeux;
Par-tout régnait l'effroi silencieux.
Une heure entière, une autre encor s'écoule.
Enfin Lamdal du milieu de la foule
S'avance et dit: « Ne les attendez plus.
Morts, tous deux morts: dans ce champ clos funèbre

C'est pour toujours qu'ils étaient descendus;
Mais qu'à jamais leur chûte soit célèbre.
Chef après eux, j'ordonne, obéissez.
Pourquoi ce front et ce regard baissés?
A ces héros il faut plus que des larmes.
Restez ici tranquilles sous vos armes.
Je vais chercher la veuve d'Eginhal :
A ses attraits ce jour sera fatal. »
Il part, revient, et sa jeune victime,
Pâle, sans pleurs, sans cri pusillanime,
Offrant au ciel son pénible trépas,
Vers le tombeau laisse guider ses pas.
On murmurait, l'affreux Lamdal s'écrie :
» Noll et Rudler t'appellent, Eulhérie.
Dans le champ clos d'un sang noble fumant
Tu descendra belle et décolorée;
Mais sans retour; et sous un dur ciment
De ce caveau disparaîtra l'entrée.
Recevez-là, frères amans jaloux :
Du long sommeil qu'elle dorme entre vous. »
Il parle en vain; la céleste justice
Ne permet pas cet affreux sacrifice.

Les Rosecroix paraissent; mille cris
Fendent les airs, et des brigands surpris
Des traits d'abord éclaircissent la foule;
Les bataillons se choquent; le sang coule;
De la victime Albert sauvant les jours,
De vingt guerriers lui laisse le secours.
Plus loin Raoul joint Lamdal et s'arrête.
Au lourd fendant il dérobe sa tête;
Mais d'un sang pur son bras est coloré.
Un second coup est aussitôt paré;
Et le Danois au fer qui le menace
Oppose en vain son écu protecteur;
L'acier tranchant, effleurant sa rondeur,
Atteint plus bas la hanche qu'il fracasse,
Et du fémur traverse l'épaisseur.
Ansler, levant sa pesante massue,
Court sur Albert qui triomphe à sa vue.
Le beau Français immobile d'abord,
Se jette à droite, et trompe ainsi la mort;
D'un triple fer la massue entourée
Blesse pourtant son épaule effleurée.
Son glaive alors menace adroitement

Le casque brun qu'une crinière ombrage;
Mais près du cœur s'ouvre un autre passage
Et par le dos il ressort tout fumant.

De ces guerriers la chûte inattendue
Ote aux brigands le courage et l'espoir.
D'Odin leur voix implore le pouvoir.
Et cependant de tous côtés rompue,
La troupe fuit et s'égare éperdue.
On les atteint dans les sentiers divers :
Tous ont reçu le trépas ou des fers.

Raoul vainqueur aux citoyens s'adresse :
« Qu'un pur encens fume devant l'autel.
Et du bienfait rendez graces au ciel.
Des magistrats qu'inspirait la sagesse,
Vous le voyez, il confirme le choix.
Il a béni le fer des Rosecroix.
Vous qui d'un peuple aviez reçu l'hommage,
Votre vertu, votre jeune courage;
Belle Eulhérie, ont encore des droits :
Régnez ici ; mais d'Elfride sujète,
De ses décrets noble et sage interprète,
Faites aimer son pouvoir et ses loix. »

Il achevait ; un transport unanime
Proclame Elfride, et reine légitime :
Ses noms sacrés retentissent trois fois.
Aux bruits des chants mêlés aux douces larmes,
De l'île enfin s'éloignent les héros.
Silencieux et voguant sur les flots,
Ils se livraient à de justes alarmes.
Leur longue absence et le sort ennemi
De l'Angleterre affaiblissent les armes.
Devant Oswal, sur son pont affermi,
Qui méconnaît et l'attaque et la fuite,
De ses guerriers Eric laisse l'élite,
Part tout-à-coup sans crainte et sans danger,
Et dans les champs qu'ils venaient protéger
Des Neustriens va disperser la bande.
Le fier Althor aux braves qu'il commande
Promet toujours de glorieux combats :
Il fuit pourtant ; Oldar qui suit ses pas
Jusqu'aux cités étendait le ravage.
Son vaste camp regorge de pillage.
Le jeune Harol diffère ses succès ;
Mais ses soldats jusqu'au pied des montagnes

Repousseront l'imprudent Ecossais,
Maître déja des lointaines campagnes.
Auprès d'Isaure en ce moment assis
Et souriant à ses nobles récits,
Il entendait la gloire de la France;
Dans l'avenir il voyait sa puissance.
Arrive Egbert par la reine envoyé,
Et que précède un drapeau pacifique.
Le fier Danois sur sa lance appuyé,
L'écoute; il parle: « A la douleur publique,
Au vœu d'Elfride, à ses soins généreux,
N'opposez point un refus rigoureux.
De notre reine exaucez la prière.
Elle réclame Isaure prisonnière:
De la rançon vous fixerez le prix. »
Soudain Harol avec un froid souris:
« Quelle rançon vaudrait cette captive?
Elfride en vain m'offrirait ses états.
Mais rassurez sa tendresse craintive.
J'ai tout prévu; dans les nouveaux combats
Je peux trouver la mort, jamais la fuite.
Si je succombe, Isaure sans danger,

Et sans attendre un secours étranger,
Sera dans Londre avec honneur conduite.
Demeure, Egbert; va, fidèle Mainfroy;
Que les captifs paraissent devant moi.»
A ses regards bientôt s'offrent ensemble.
Les prisonniers que cet ordre rassemble
«Le droit du glaive est sévère et cruel,
Dit-il, alors; époux, filles et mères,
Faibles enfans qui demandez vos frères,
Et la gaîté du hameau paternel,
Vos champs déserts vous reverront encore;
Mais sachez bien que votre liberté
Est un hommage, un présent mérité
Que mon pouvoir offre à la belle Isaure.»
Elle rougit à ce discours flatteur;
Des prisonniers elle entend l'alégresse;
Son nom propice et répété sans cesse
S'unit au nom du généreux vainqueur;
De ses attraits elle voit la puissance;
Et se mêlant à la reconnaissance,
L'amour enfin naît au fond de son cœur.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

# CHANT HUITIÈME.

Charle, Roger et Raymond délivrent des captives. Marche de Dunstan à la tête d'une troupe nombreuse et d'un riche convoi ; il brûle son château ; il échappe aux Danois, mais sa troupe et le convoi tombent entre leurs mains ; pendant la nuit, il entre dans leur camp, accompagné de trois Français, et délivre les prisonniers. Convoi funèbre du prince Arthur.

D'Aldine en vain Raymond cherchant la trace,
Trouve du moins de périlleux exploits.
Par-tout Roger promène son audace :
Dans leur pillage il frappait les Danois.
Comme eux errant, Charle amoureux espère
Qu'il reverra cette jeune étrangère
Dont la fierté relève les attraits :
Le sort jaloux trompe ses vœux secrets.
Aux ennemis chaque jour plus fatale,
Des trois Français la valeur est égale ;

Et le hasard les réunit enfin.
Ils marchaient seul, sans crainte et sans dessein.
Des cris mêlés aux prières plaintives
Ont retenti près du château voisin.
Là des brigands assemblaient leurs captives.
Frasll commandait ces farouches soldats.
Au milieu d'eux des femmes déja mères
Demandent grace et ne l'obtiennent pas :
Leur voix s'éteint, et des larmes amères
Mouillent l'enfant assoupi dans leurs bras.
Leurs jeunes sœurs, qu'un cercle épais arrête,
Sur les genoux laissent tomber leur tête,
Et sous un voile en vain cachent leurs yeux
Qu'épouvantaient ces vainqueurs odieux.
De ces enfans heureuse imprévoyance !
Dans le tumulte égarant leur gaîté,
Leur faible main touche sans défiance
Des ravisseurs le sabre ensanglanté,
Muets d'abord, sur la beauté timide
Tous ces soldats fixent un œil avide.
Puis chacun d'eux prétend le premier choix ;
Chacun soutient et défendra ses droits ;

A la justice ils opposent l'audace;
Par-tout grondaient l'injure et la menace;
Et furieux, l'un par l'autre bravés,
Au même instant tous les bras sont levés.
Entre eux alors Fraull indigné s'élance :
« Au nom d'Harol, qui veut l'obéissance;
A votre chef soumettez ce discord. »
Mais des brigands le féroce courage
N'écoute rien, commence le carnage,
Et par le rire il insulte à la mort.
Leurs cris affreux dans les bois retentissent.
De sang couverts, du glaive menacés,
Femmes, enfans, d'effroi se réunissent,
Et chancelaient l'un sur l'autre pressés.
Les Rosecroix accourent et frémissent.
Fraull qui les voit sans crainte les attend.
Impétueux, Roger passe et le frappe;
Avec adresse à Raymond il échappe;
Et d'un seul coup Charle à ses pieds l'étend.
Vers les captifs dont le groupe immobile
Des yeux les suit et leur tendait les mains,
Les trois Français, un moment incertains,

S'ouvrent bientôt un passage facile.
De la surprise ils passent à l'horreur.
Des combattans leur triple cimeterre
Ne distrait point l'implacable fureur.
Parens, amis, et frère contre frère,
Grincent les dents, écument de colère,
Et l'œil en feu, hurlans et forcenés,
Ils tombent tous l'un sur l'autre acharnés.
Déja mourans, étendus sur la terre,
Pour se frapper ils soulèvent leurs bras.
La rage encore agite leur trépas.
Quatre d'entre eux survivent et gémissent :
Faibles, muets, de remords déchirés,
Ils contemplaient leurs amis expirés,
Et de ce crime eux-mêmes se punissent.
 Les trois Français quittant ces tristes lieux,
Cherchent Dunstan et ses troupes nouvelles,
Qu'ont dévancés des messagers fidèles,
Et que suivaient un convoi précieux.
Son zèle heureux, au nom chéri d'Elfride,
Sut rassembler, et lentement il guide
L'argent et l'or, les blés, les fruits nouveaux,

Des chars roulant le nectar des hameaux,
Les vins vieillis dans les caves obscures,
Des temples saints les diverses parures,
Les gras troupeaux, espoir des longs repas,
Et la beauté dont la jeune innocence
Des ennemis redoute la licence,
Et ses amans qu'attendent les combats.
En vain des chefs la voix infatigable
Serre les rangs à chaque instant ouverts;
Dans cet amas si vaste et si divers,
Quelque désordre était inévitable.
De ces beautés qui marchent sans secours
L'essaim nombreux se désunit toujours.
Voilà qu'au bruit de la source voisine
Une âpre soif saisit la vive Elgine:
Son jeune ami, qu'un coup-d'œil avertit,
Quitte les rangs, auprès d'elle demeure,
Conduit ses pas, long-tems les ralentit,
Et dans la feuille enfin, qui s'arrondit,
Offre à sa bouche une onde qu'elle effleure.
Jinné demande un instant de repos;
Sur l'herbe assise elle reprend haleine;

L'amant survient; durant leur doux propos,
Le bataillon s'éloigne; mais sans peine
Leur pied rapide atteindra les drapeaux.
Linna s'écarte, et par la faim pressée
Vers la forêt elle s'est avancée :
Par un sourire à la suivre invité,
Elvan soudain la joint sous cet ombrage,
Et fait pleuvoir, sur les arbres monté,
L'aigre merise et la prune sauvage :
Pour eux ces fruits perdent leur âcreté.
Gidda s'arrête; elle n'a plus, dit-elle,
Cette croix d'or, parure de son sein,
Que lui donna l'amitié fraternelle :
Pour la chercher, près d'elle Regilin
Joyeux accourt, et ce guide infidèle
De l'égarer sans doute a le dessein;
Elle sourit, mais il espère en vain.
Des officiers la voix forte rappelle
Les indiscrets que retarde l'amour.
D'autres bientôt s'éloignent à leur tour.
Telle du chien l'activité constante
De son troupeau gourmande la lenteur,

Et va chercher la brebis imprudente
Qui des buissons broutent en passant la fleur.
  Ainsi marchait cette foule indocile.
Elle côtoye une forêt tranquille
Que traversaient de tortueux sentiers.
Dunstan, suivi de trente cavaliers
Dont il chérit le zèle et la vaillance,
La devançait dans un profond silence.
Impatient il rêve les assauts.
Loin dans la plaine est un mont circulaire;
Sur le sommet, la cime des ormeaux
Laisse entrevoir les antiques créneaux
Que lui laissa le trépas de son frère.
A cet aspect, un moment arrêté,
Il rêve et dit : « Ma prudence au ravage
Doit dérober ce nouvel héritage
Que l'opulence a long-temps habité.
Venez, amis, prévenons le pillage,
Et des Danois trompons l'avidité. »
Fier et content du projet qu'il médite,
Il part, suivi de sa guerrière élite,
Gravit du mont les sentierspeu connus,

Et disparaît sous les arbres touffus.
Il n'entend pas de sa troupe alarmée
Le cri subit : des bois silencieux,
Dont l'épaisseur les dérobait aux yeux,
Sortent soudain Oldar et son armée,
Et des Anglais la foule désarmée
N'ose tenter un imprudent effort.
En fléchissant il évite la mort.
L'heureux vainqueur contemplait avec joie
Et rassemblait sa vaste et riche proie.
Son camp bientôt couvrent tout le vallon.
Pendant ce tems sur la cime lointaine,
Dans les crénaux que l'œil distingue à peine,
Le feu s'allume et brille ; l'aquilon
Vient irriter la flamme dévorante ;
Elle s'étend le long des toits errante,
Monte, s'élève, et roule en tourbillon.
Les lambris d'or et les riches peintures,
Des lits pompeux les flottantes parures,
Vases, portraits, des arts pénibles fruits,
Par Dunstan même en cendres sont réduits.
Le château croule et dans les feux s'abyme :

Du mont sa chûte a fait trembler la cime.
Riant toujours, l'Anglais répète alors :
« Venez, brigands, emportez ces trésors. »
Il ne sait pas que ces brigands l'attendent.
Ainsi que lui ses cavaliers descendent.
Mais sur la plaine il étend ses regards;
Des ennemis il voit les étendards,
Des prisonniers la tristesse immobile,
Et du convoi le partage tranquille;
De bataillons lui-même est entouré;
Le fier Oldar, à l'assaut préparé,
Marche suivi d'une escorte nombreuse.
A cet aspect il s'arrête étonné,
Et regardant sa troupe valeureuse,
Il parle ainsi : « De tous côtés cerné,
Je veux la mort plutôt que l'esclavage.
Et vous?—La mort.—Eh bien, s'il est ainsi,
D'un juste espoir flattons notre courage.
Sur chaque point de ce cercle élargi
Un prompt effort peut ouvrir le passage.
Le tems est cher; formez un double rang,
De vos coursiers pressez toujours le flanc,

Et suivez-moi : nous passerons, vous dis-je;
A ses soldats le ciel doit un prodige. »
On obéit ; et du sommet blanchi
Que la tempête incessamment assiège,
Tel se détache un vaste amas de neige
Par les hivers et les siècles durci :
Précipité des nébuleuses cimes,
Le bloc pesant roule, tombe par bonds,
Menace au loin les tranquilles vallons,
Franchit les rocs et les larges abymes,
Et dans sa course engloutit les troupeaux,
Les toits de chaume et les pompeux châteaux.
Cet escadron d'un choc heureux renverse,
Ouvre à grands coups, rapidement traverse
Le double rang qu'opposent les Danois,
Vole, et bientôt disparaît dans les bois.
  Dunstan triomphe, et pourtant il soupire.
Si sa valeur du danger le retire,
Que de soldats il laisse dans les fers!
Des trois Français la rencontre imprévue
Lui rend l'espoir, et d'une voix émue
Avec franchise il conte ce revers ;

Puis il ajoute : Osons ; souvent l'audace
A réparé l'injustice du sort.
—Nous oserons, répond Charle, et la mort
N'est rien pour nous. » Dunstan joyeux l'embrasse,
Et dit encor : « Sans doute l'ennemi
Va dévorer sa nouvelle opulence.
Dans ses festins, où règne la licence,
Les vins jamais ne coulent à demi.
Vaincu par eux, dans l'ivresse endormi,
Quelle sera contre nous sa défense ?
Sous l'ombre, amis, cachons nos coups furtifs,
Et délivrons la foule des captifs. »
De l'orient, sur la plaine azurée
La nuit enfin s'étend et s'épaissit ;
Du camp danois, que son voile noircit,
Cesse bientôt la rumeur expirée.
A peine on voit dans cette obscurité
Des feux mourans la tremblante clarté.
Cachant leur fer, sous les ombres paisibles
Marchent alors les généreux guerriers,
Et vers la garde et vers les prisonniers
Ils s'avançaient légers, muets, terribles.

Le premier coup frappe le scalde Enor :
Dans les concerts s'égarait sa pensée,
Parmi des fleurs sa coupe est renversée,
Et sur son luth il agitait encor
Ses doigts empreints de la liqueur vermeille ;
Le glaive tranche et le luth et les doigts ;
Un second coup, au moment qu'il s'éveille,
Dans le poumon éteint sa faible voix.
Layne et Dyslan, dont l'indocile ivresse
Veut résister au sommeil qui la presse,
S'environnaient des débris du festin :
Passe Raymond, et tout souillé de vin
L'un d'eux le voit et crie : « Approche, frère ;
De ce tonneau vidons le vaste sein ;
Battons, pillons, et buvons l'Angleterre.
Soudain frappés meurent ces imprudens,
Serrant toujours la coupe entre leurs dents.
Le dur Calder, à l'œil creux et farouche,
Ouvre en ronflant une profonde bouche :
Le sabre entier s'y plonge ; le Danois,
Se raidissant, étend sa main tremblante,
Pousse un cri sourd, et vomit à la fois

Son hydromel et son ame sanglante.
Dunstan plus loin frappe de coup divers
D'autres guerriers épars devant les tentes,
Héros sans nom, dont les ombres errantes
En vain du scalde attendent les concerts :
Hôtes légers des planètes désertes,
Leur voix plaintive implore des dieux sourds;
Du Valhalla les cent portes ouvertes,
De feu pour eux, les repoussent toujours.
Roger voit Lint au difforme visage,
A ses côtés son arc en vain tendu,
Son large rire et cette main qui nage
Dans le nectar sur l'herbe répandu :
Le Jutlandais rêvant qu'il boit encore.
Dans l'estomac reçoit l'acier cruel,
Et d'un sommeil que dut finir l'aurore
Passe aussitôt au sommeil éternel.
Voici dans l'ombre un héros qui s'avance
D'un pas égal, l'œil fixe, avec lenteur,
Ouvrant la bouche et gardant le silence,
Et d'un marteau levant la pesanteur :
Charle prévoit un combat difficile;

Mais le Danois qui vers lui marche et dort,
Le bras en l'air et toujours immobile
Reçoit le coup, le réveil et la mort.
Quelques brigands dont l'ivresse est plus douce,
Loin du danger étendus sur la mousse,
Amans en songe, alors ouvrent leurs yeux,
Et méditant des larcins odieux,
Marchent sans bruit vers la beauté captive.
Elle fuyait pâlissante et craintive.
Leur cri d'alarme aussitôt retentit,
Et des Français sur eux tombe le glaive.
Le brave Oldar, que leur fuite avertit,
Saisit sa hache, et frémissant se lève.
De tous côtés la soudaine rumeur
S'étend, redouble, et se change en clameur.
De tous côtés l'ivresse chancelante
S'arme à demi, regrettant les pavots,
Court au hasard, lève une main tremblante,
Et va tomber sous le fer des héros.
Les prisonniers qu'on délivra sans peine,
Et qui déja s'éloignent dans la plaine,
Vers la forêt précipite leurs pas :

Suivent Dunstan et ses dignes soldats.
Mais les Français, pour assurer sa fuite,
Soutiennent seuls un combat généreux.
Marchant à droite, ils ont ainsi sur eux
Des ennemis détourné la poursuite.
Lassés enfin de lances entourés,
Et l'un de l'autre à regret séparés,
Chacun s'échappe, et la naissante aurore
Non loin du camp les appercoit encore.
Du chef anglais le confus bataillon
Descend alors dans un riant vallon,
Où le printems prodigue sa richesse.
La douce flûte et les refrains joyeux
Ont réveillé l'écho silencieux.
L'amant de fleurs couronne sa maîtresse:
Fier à ses yeux de sa légère adresse,
Il franchissait l'écume des torrens,
Les rocs épars, les buissons odorans;
Il la conduit vers le ruisseau limpide,
Et sur sa main tente un baiser timide;
Des maux passés perdant le souvenir,
Sûr d'un retour facile à la prudence,

Et d'un hymen promis à sa constance,
Que de bonheur il voit dans l'avenir !
Dunstan paraît ; tous en chantant le suivent ;
Sur le chemin en chantant ils arrivent ;
Ciel ! quel objet pour leurs yeux affligés !
Du noble Arthur c'est le char funéraire.
Trois cents soldats, sur deux files rangés,
Penchent leurs front de tristesse chargés.
Leurs sabres nus sont baissés vers la terre.
Les longs tapis, les flottans étendards,
Les boucliers, les lances et les dards ;
Et du héros la redoutable épée
D'un sang coupable utilement trempée,
Ses noms écrits sur les voiles du deuil,
Dernier tribut aux ames généreuses,
Et de la mort parures douloureuses,
De toutes part ombragent le cercueil.
Dunstan s'approche, et long-tems immobile,
Long-tems plongé dans un chagrin tranquille.
Posant la main sur le fer du héros,
D'une voix faible il dit enfin ces mots :
« O des guerriers la gloire et le modèle !

L'âge bien loin reculait ton trépas.
Tu meurs pourtant victime des combats.
Vaillant Arthur, dans la nuit éternelle
Où pour jamais tu tombes endormi,
Reçois l'adieu de ton fidèle ami. »
Voyant alors de sa troupe attentive
L'émotion, la tristesse craintive :
« Anglais, pourquoi cette vaine douleur?
De son trépas envions tous l'honneur.
Oui, dans le ciel notre encens va le suivre.
Vous l'offensez en pleurant son destin.
Venez ; son bras a frayé le chemin :
Qui craint la mort est indigne de vivre. »
Il dit, il marche, affecte un front joyeux,
Et quelques pleurs échappent de ses yeux.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

## CHANT NEUVIÈME.

Raoul et Albert dans l'île de Wailte ; défaite des Danois ; mort d'Alkent et de ses complices ; Raoul refuse la couronne et la fait donner à la jeune Emma. Entretien d'Harol et d'Isaure. Douleur de Jule ; état malheureux d'Olfide. Aldine délivre Raymond et d'autres prisonniers. Histoire de Caldor et d'Esline ; Caldor est tué par Roger.

De Wailte alors expirait la puissance.
Le brave Arthur au tombeau descendu
Aux ennemis la livrait sans défense,
Et sans danger l'audace avait vaincu:
Le sage Olcan trop affaibli par l'âge,
Son fils à peine au quinzième printems;
Quelques soldats vieillissant loin des camps;
Au nombre en vain opposaient le courage:
Ils sont tombés sous le fer des Danois.
Alkent, assis dans le palais des rois,
Insulte au ciel; sa rage inassouvie,

Qui des vaincus poursuit encor la vie,
De la cité fait un vaste tombeau.
Sunon, Saldat, complices de ses crimes,
Jusqu'à l'autel vont saisir ses victimes.
Les temples saints sont livrés à Crodo.
Mais de Raoul enfin paraît la flotte,
Qu'un vent propice et la main du pilote
Légèrementconduisent dans le port.
Il vengera ceux qu'il n'a pu défendre.
Sur leurs vaisseaux les Danois vont l'attendre.
De loin les traits volent avec la mort.
Plus près on livre un combat plus terrible.
Le sombre Alkent qui se croit invincible,
Dit à Raoul : « Ici que cherches-tu ?
Au camp d'Harol ta sœur est prisonnière ;
Cours ; mais peut-être, ambitieuse et fière,
Le diadême a tenté sa vertu. »
Pendant ces mots, le Français intrépide
Commande aux siens l'abordage rapide.
On voit par-tout les avirons dressés,
Les longs grappins et les gaffes mordantes,
Les crocs jetés sur les voiles pendantes,

Et les harpons d'un bras nerveux lancés.
Le vil Sunon, qu'un Dieu vengeur inspire,
Imprudemment saute de son navire
Sur le tillac où la française ardeur
Des matelots accusait la lenteur,
Et dit : « Albert, qu'a vu naître la Seine,
Pourquoi chercher une mort si lointaine ? »
C'était l'instant où déja rapprochés
Malgré l'effort de sa horde nombreuse,
Les deux vaisseaux sous la gaffe accrochés,
Et balancés sur la plaine onduleuse,
S'entrechoquaient ; de fureur écumant,
Il frappe Albert qui pare adroitement,
Et sur le mât sa lame s'est brisée ;
Vers le flanc droit l'atteint un bras plus sûr,
Et du tillac il tombe ; un sang impur
Soudain jaillit de sa tête écrasée,
Et de la vague au loin souille l'azur.
Sur son navire Alkent menace et tonne :
« Un grand danger, Danois, nous environne.
C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir.
Tournez les yeux, et voyez sur la rive

Nombreux encor les Wailtains accourir.
Ils ont trompé ma vengeance attentive.
A ce combat qu'aucun d'eux ne survive.
Anglais, Wailtains, Français, tout doit périr. »
Dans les vaisseaux qu'a saisis l'abordage
Se prolongeait un horrible carnage.
Ceux-ci percés tombent du haut des mâts;
Ceux-là, surpris dans la cale profonde,
En le fuyant reçoivent le trépas;
D'autres mouraient précipités sous l'onde,
Et hors des eaux s'élève encor leur bras.
Sur le tillac des flots de sang ruissellent :
Là sans espace, on frappe de plus près;
Là les mourans sur les morts s'amoncèlent;
Et là bientôt triomphent les Anglais.
Raoul alors impétueux s'élance
Sur le navire où fier et menaçant
Le traître Alkent brandit son fer tranchant.
L'écu léger qui forme sa défense
En vain s'oppose à ce fer acéré;
Jusqu'à sa main la pointe a pénétré.
Alkent sourit; sa vigoureuse adresse

De son rival méprise la jeunesse.
Mais du Français le glaive inattendu
Trompe le sien, déchire sa poitrine,
Et va plus loin percer son bras charnu :
Le sang rougit sa blanche et douce hermine.
Il fuit, il court, traverse les vaisseaux,
Et de Saldat invoquant le courage,
Serré de près par le jeune héros,
Pâle et tremblant il gagne le rivage.
Entre eux accourt et s'arrête Saldat,
Guerrier puissant, mais traître à sa patrie,
Et fier encor de sa gloire flétrie.
Le coup subit qu'en parant il rabat
Perce à demi sa cuisse musc ulcuse
Il chancelait ; l'acier obliquement
Ouvre son front, et sa mort douloureuse
Est de son crime un juste châtiment.
Dans le palais Alkent cherche un asile,
Et la frayeur y pousse ses soldats.
Là renfermés, leur défense est facile :
Sur les Anglais pleut alors le trépas.
Mais des Wailtains la foule désarmée

Veut la vengeance, et la veut sans retard,
Et sur les toits ils lancent au hasard,
La poix ardente et la torche enflammée.
Le feu s'éteint, renaît de toute part,
Languit encor ; d'un aquilon propice
Enfin l'haleine embrase l'édifice.
Les assiégés, frémissans, éperdus,
Dans le palais sont déja répandus.
Plusieurs fuyant, vers une mort plus douce,
Veulent sortir ; la flamme les repousse.
On les voyait confusément courir,
Tenter du pied les solives brûlantes,
Gravir les murs, des fenêtres croulantes
Sur le pavé s'élancer et mourir.
Le traître Alkent que tout l'enfer réclame,
D'autres encor, poursuivis par la flamme,
Hurlent épars sous les toits embrasés,
Et sont enfin de leur chûte écrasés.
Raoul les voit, et d'horreur il frisonne.
Mais du Wailtain l'hommage l'environne :
Des deux Français admirant les exploits,
Son vœu les place au trône de ses rois ;

Et les vieillards, des lois dépositaires,
Offrent le sceptre à l'aîné de ces frères,
En lui disant : « Vous l'avez mérité ;
Et notre choix par le peuple dicté. »
Raoul répond : « De la reconnaissance,
Sages Wailtains craignez le noble excès.
Vous êtes loin du rivage français ;
Mon frère et moi nous sommes sans puissance,
De ce pouvoir qui vous sauve aujourd'hui
Assurez-vous le bienfaisant appui.
D'ici vos yeux découvrent l'Angleterre :
Et quel secours pourrait être aussi prompt?
La sage Emma si digne de sa mère,
Sera pour vous un ange tutélaire :
Du diadême ornez son jeune front. »
A cette voix les Wailtains obéissent ;
Les noms d'Emma jusqu'au ciel retentissent.
Raoul reprend : « Anglais ; dont la valeur
Vient d'obtenir une gloire immortelle,
Ici restez : une attaque nouvelle
Peut de cette île achever le malheur.
Albert et moi nous dirons votre zèle.

En d'autres lieux le devoir nous appelle;
Et puissions-nous délivrer notre sœur!
La jeune Isaure, incertaine et troublée,
Et de ses fers à demi consolée,
Aux yeux d'Harol cache un naissant amour.
Ses doux combats renaissent chaque jour.
Enfin il dit: « Tu le sais trop, je t'aime;
Et quelquefois ma grace est dans tes yeux.
Reçois mon cœur, ma main, mon diadême.
—Je suis chrétienne, et j'abhore vos dieux.
—Tu seras libre, et ma bouche en atteste
Le grand Odin; que ton zèle discret
A ton idole offre un encens secret.
Tu m'aimeras; que m'importe le reste?
—Le même autel doit unir deux époux.
De ce vain droit le mien n'est point jaloux.
Que sais-je enfin? tu me feras connaître
Ton dieu paisible et son obscure loi;
Tu m'entendras; et l'un de nous peut-être
De l'autre un jour adoptera la foi.
—Mais votre bras dévaste l'Angleterre;
Le sang chrétien....—Ainsi le veut la guerre.

—Elle est injuste.—Eh bien, qu'exiges-tu ?
—La paix.—Vainqueur, dans Londre je la donne.
—Demandez-la.-Moi ?-Vous.-Qu'ai-je entendu ?
—Oui, méritez qu'Elfride vous pardonne.
—Je t'aime, Isaure en moi j'ai combattu
De tes attraits l'irrésistible empire ;
Un feu rapide, un inconnu délire,
Brûla mon cœur, mes sens ; je suis vaincu.
Mais connais-moi : si par une bassesse
Il faut payer l'hymen et ta tendresse,
S'il faut choisir entre l'honneur et toi,
Mon choix est fait.—Écoutez.—Laisse-moi.
Elle soupire, et loin d'elle ses frères
Sont descendus sur le rivage anglais.
Ils traversaient les hameaux solitaires,
Tous deux flottant dans leurs vagues projets,
Londre les aime et son vœu les rappelle,
Mais à Raoul qu'elle croit infidèle,
L'injuste Emma défendit le retour,
Et ce héros obéit à l'amour.
Passant près d'eux, Jule à leur voix s'arrête.
Ses pleurs coulaient ; morne il penche sa tête.

Albert lui dit : « Nous savons ton malheur.
Viens, ne fuis pas l'amitié qui console ;
Ouvre l'oreille à sa douce parole,
Et dans son sein épanche ta douleur.
Pleure et pourtant à des maux sans remède
Oppose enfin l'effort de ta raison.
Distraits du moins le chagrin qui t'obsède.
Déja la gloire a proclamé ton nom ;
Partout rugit le monstre de la guerre ;
Son pied d'airain écrase l'Angleterre ;
Songe au devoir d'un digne Rosecroix ;
D'Elfride entends la douce et noble voix :
C'est la vertu, la beauté qui t'appelle.
Pour soutenir le trône qui chancelle,
Viens, des combats tente avec nous le sort.
Là seulement on peut chercher la mort. »
Jule répond : « Pour notre sage Elfride
J'ai su combattre, et je voudrais mourir.
Mais le devoir m'ordonne de souffrir :
Oui, cette écharpe est un présent d'Olfide.
Olfide ! hélas ! je pleure, je frémis.
En vain je cherche, et cette infortunée,

A des soins vils peut-être abandonnée,
Sans soins peut-être.... Allez, dignes amis :
Juste pour vous, le ciel bénit vos armes ;
Il vous prépare un heureux avenir ;
Mais j'ai des droits à votre souvenir,
Et mon malheur vous demande des larmes.
De mon destin je subirai la loi.
Gloire, plaisirs, tout est fini pour moi. »
  Loin de ces lieux Olfide solitaire
Meurt lentement au fond du monastère
Où la jeta la colère d'Odon.
L'art n'avait pu ramener sa raison.
De ses beaux yeux la flamme languissante,
Son sein toujours de soupirs oppressé,
Et de son teint la rose pâlissante,
Annoncent trop un trépas commencé.
Dans le sommeil elle gémit encore
Chaque matin, au lever de l'aurore,
Sur ses cheveux elle place la fleur
Que pour emblême adopta la douleur,
Elle demande une riche tunique,
Et d'une voix douce et mélancolique

Elle disait : « Le voici l'heureux jour.
Du haut des airs Jule enfin va descendre ;
Fidèle encor, sa main va me reprendre,
Et me conduire au céleste séjour.
Dans les jardins seule je veux l'attendre. »
En d'autres lieux s'égarait son époux.
Jeune imprudent, retiens ce pas rapide,
Crains de revoir la malheureuse Olfide ;
Tremblez, le ciel et sans pitié pour vous.

Plus loin encor l'impatiente Aldine
Cherche Raymond et brave les hasards ;
Le sort enfin le rend à ses regards :
Deux cents Danois vers la plage voisine
Le conduisaient au milieu des guerriers
Ainsi que lui vaincus et prisonniers.
Il l'apperçoit et garde le silence.
Loin de pâlir, gaîment elle s'avance,
Et des brigands va saluer le chef.
« Beau ménestrel, approche, dit Inslef ;
Que cherches-tu ? — Ma faiblesse t'implore.
On veut armer mon bras si jeune encore ;
Vers toi je fuis. — Eh bien, sur nos vaisseaux

Nous emmenons ces prisonniers nouveaux ;
Viens ; quand Éric, dont le bras nous protège,
Aura de Londre enlevé les trésors,
Si tu le veux, abandonnant ces bords,
Tu nous suivras dans la froide Norvège.
— Oui, je verrai votre désert lointain.
Mais descendus sur l'inconnu rivage,
De ces captifs quel sera le destin ?
— Ils choisiront : nos mœurs, ou l'esclavage.
Elle sourit, marche avec les Danois,
Et de son luth accompagne sa voix :
« Jeunes Anglais, vous chérissez la gloire ;
Votre valeur qu'attriste le repos,
Et qui sourit à l'éclat des drapeaux,
Rêve toujours le sang et la victoire.
Venez ; par-tout on trouve les combats,
Et, si l'on veut, un glorieux trépas. »
« L'heureux vainqueur, tout souillé de carnage,
De son repas étale les apprêts ;
Et le vaincu dans sa coupe à longs traits
Boit l'espérance et le feu du courage.
Venez ; partout on trouve les festins,

Et la gaîté plus douce que les vins.»
« Mais des guerriers si la gloire est l'idole,
Leur cœur encor s'ouvre à d'autres plaisirs :
Naissent bientôt les amoureux desirs ;
Et la beauté récompense ou console.
Venez ; par-tout l'amour a sa douceur,
Et la constance est partout le bonheur
L'escorte avance, et traversant la plaine
Pendant ce chant par Inslef applaudi,
Pour échapper aux ardeurs du midi,
Elle s'assied dans la forêt prochaine.
A quelques pas on range les vaincus.
Ils soupiraient ; mais Aldine riante
Pour les Danois sur la mousse étendus
Verse à longs flots la bierre pétillante.
Sans prévoyance et bientôt désarmés,
En se plaignant de la saison brûlante,
Ils délassaient leur vigueur nonchalante :
Déja leurs yeux sont a demi fermés.
Aldine alors de la troupe captive
Seule s'approche hésitante et craintive,
Tremble, et tandis qu'alongeant ses refreins,

Aux prisonniers réunis sous l'ombrage
Elle présente un timide breuvage,
Des nœuds du chanvre elle affranchit leurs mains.
Il était temps ; Inslef qui la rappelle,
Et lui commande une chanson nouvelle,
Résiste encore au doux poids des pavots.
Elle revient, et murmure ces mots :
« Ici l'été brûle et jaunit la plaine ;
Ici des vents la caressante haleine
N'agite plus l'immobile moisson ;
Mais la beauté, veuve dans la Norvège,
Gravit la cime où rugit l'aquilon,
Et ses pas lents s'impriment sur la neige.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur
Des monts glacés vous rende la douceur. »
« La jeune fille, ici faible et timide,
Du rossignol aime le chant rapide,
Cueille des fleurs, et cherche un gazon frais,
Là d'un carquois chargeant sa blanche épaule,
Seule elle court, dépeuple les forêts,
Et suit le renne égaré sous le pôle.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur

Des loups hurlans vous rende la douceur. »
« Ici toujours la beauté qu'on délaisse
Au fond du cœur renferme sa tristesse,
Et sans vengeance elle pleure en secret;
Mais là souvent son amoureux délire
Frappe l'ingrat et même l'indiscret;
Et sur son corps de douleur elle expire.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur
De cet amour vous rende la douceur. »
Dans ce moment s'approchent en silence
Tous les captifs, et Raymond les devance.
Aux ennemis ils dérobent soudain
Le fer tranchant que tient encor leur main.
Mais quelques-uns légèrement sommeillent.
Frappant d'abord les premiers qui s'éveillent.
Au milieu d'eux le Français s'est jeté.
Ses compagnons déja l'ont imité.
Unis toujours ils triomphent ensemble.
Seule à l'écart la jeune Aldine tremble,
Et de sa ruse Inslef la veut punir.
Elle s'échappe; il vole à sa poursuite.
A chaque instant son bras croit la tenir.

A droite, à gauche, elle égare sa fuite.
Entre les rocs et les troncs renversés,
Sous les buissons d'épines hérissés,
Elle se glisse et légère elle passe.
Le fier Danois, que trompent ses détours,
Pourtant la suit et menace toujours.
L'épais taillis lui dérobe sa trace.
Mais les frayeurs survivent au danger:
Loin elle court sans retourner la tête.
Tremblante encore, enfin son pied léger
Se ralentit, et lasse elle s'arrête.
Bientôt, guidant quelques soldats soumis;
Passe Caldor au noir et long panache.
Fuis, jeune Aldine! Aux regards ennemis
De coudriers une touffe la cache.

Caldor pensif marchait au camp d'Harol.
Son front toujours est chargé de tristesse.
Lui-même, hélas! de sa belle maîtresse
Causa la mort. Fille du sage Ernol,
Esline en vain écouta sa tendresse,
En vain reçut son fidèle serment;
La voix du père écartait cet amant

Dont le sourire insultait sa vieillesse.
Suivi des siens, il vient pendant la nuit,
Dans le palais il pénètre sans bruit,
Et veut saisir la beauté qui sommeille.
Mais à ses cris le père se réveille;
Près d'elle il court d'esclaves entouré;
A ce combat Caldor est préparé.
On ne sait point quelle main criminelle
Du sage Ernol a terminé les jours.
Tout fuit alors; Esline sans secours
Entre les mains de la troupe cruelle
Tombe, et frémit du crime des amours.
Sur le rocher qui s'avance dans l'onde
On la conduit; son angoisse profonde
Est sans soupirs, sans reproche, et sans pleurs.
Caldor prétend consoler ses douleurs;
A ses genoux il se jette et l'implore.
Elle répond: D'un père malheureux
Le sang s'élève et fume entre nous deux.
Mais je t'aimais; hélas! je t'aime encore.
Quittons ces lieux; cherchons un autre ciel;
Va sans retard préparer notre fuite.

L'Islande est proche; un peuple errant l'habite;
Là notre amour sera moins criminel. »
Des pleurs alors inondent son visage,
Et dans son cœur sont les tristes adieux.
Il part, revient, et la cherche des yeux :
Déja son corps flottait sur le rivage.
Sans force il tombe, et long-temps ses soldats
Pâle et mourant le tiennent dans leurs bras.
Le ciel vengeur le rappelle à la vie.
Dans ce lieu même il élève un tombeau;
Et là sa main sur un riche manteau
Place le corps de sa cruelle amie.
L'arbre du deuil ombrage ce caveau.
Il reste auprès, seul et baigné de larmes.
En vaint d'Harol il voit les étendards.
Autour de lui brillent en vain les armes;
L'infortuné détourne ses regards.
Mais une nuit, tandis que la tempête
Du pôle accourt et gronde sur sa tête,
Dans un nuage il voit en frémissant
L'ombre d'Esline à demi se penchant,
Belle toujours, douce ensemble et sévère,

Et qui du doigt lui montre l'Angleterre.
Prenant son glaive au tombeau suspendu,
Il part; pour lui sur la liquide plaine
Le nord propice adoucit son haleine.
Il arrivait, et n'a point combattu.
Marchant toujours, il traverse un village
Ou les vieillards, de longs rateaux armés,
Et du lieu saint redoutant le pillage,
S'étaient déja dans le temple enfermés.
Mais de Caldor la main rapide et forte
Brise aussitôt et renverse la porte.
L'un des vieillards veut préserver l'autel;
Son faible bras, qui lentement se lève,
Ose braver le redoutable glaive :
Son front blanchi reçoit le coup mortel,
Et son soupir s'exhale vers le ciel.
Roger trop tard vole pour le défendre.
« Brigand, dit-il, voilà donc tes exploits ?
Voilà le sang que ta main sait répandre ?
Aux chants du scalde obtiens de nouveaux droits;
Si tu le peux, renverse un Rosecroix,
Et que son corps cache au moins ta victime.

Je ne crains point ce farouche regard.
Ton bras est fort, mais le ciel voit ton crime;
Et punira l'assassin du vieillard.»
Ce mot terrible au Danois qui s'avance
Rappelle Ernol ; ô céleste vengeance !
Pâle il frissonne, et son pied chancelant
Deux fois fléchit ; immobile, tremblant,
Et tout-à-coup sans force et sans colère,
Il lève encor le tranchant cimeterre,
Frappe au hasard, mais ne recule pas,
Reçoit le fer dans sa large poitrine,
Et voit soudain le fantôme d'Esline
Qui l'attendait aux portes du trépas.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

# CHANT DIXIÈME.

Défaite de l'armée d'Althor et de celle d'Oswal. Harol renvoie Isaure ; ses regrets ; il attaque l'armée d'Engist, exploits d'Osla ; les Anglais sont vaincus.

Du fier Althor la soudaine présence
Étonne Elfride, et l'instruisait assez.
Froide et sévère, elle écoute en silence
Ces mots par lui noblement prononcés :
« Nous sommes tous de la race des braves.
J'étais campé sur un mont spacieux,
Et dans la plaine insolens et joyeux
Du sombre Odin je voyais les esclaves.
Par leurs clameurs nous étions insultés.
Je fonds sur eux ; la foudre est moins rapide.
Leurs premiers rangs s'ouvrent épouvantés,
Et déja fuit l'avant-garde timide.
Viennent alors leurs légers escadrons,
Qui sans combat tout-à-coup se séparent,

Et de mon camp facilement s'emparent,
Mais devant moi restent leurs bataillons.
Qu'importe un camp, un poste, une montagne?
Il faut aux braves une rase campagne.
Là vos héros long-temps ont combattu;
Là ma valeur fut souvent indiscrète.
J'aurais dû vaincre, et ne suis point vaincu.
Devant Oldar ma savante retraite
D'une victoire égale au moins l'honneur.
Mais je repars: Londre encore est tranquille,
Au camp d'Oswal je serai plus utile;
Je veux presser et guider sa lenteur.»

Oswal arrive, et saluant Elfride:
« Vous le savez; refusant le combat,
A l'ignorant je paraissais timide.
Mais j'étais sourd aux clameurs du soldat:
Pendant la nuit, tandis que je sommeille,
On vient, on entre, et calme je m'éveille.
« Des deux côtés, me dit-on, les Danois
Passent le fleuve, et s'emparent du bois,
De ce marais, qui doivent nous défendre.
Qu'ordonnez-vous?—Rien; il faut les attendre.»

Nouveau murmure, et reproches nouveaux :
Entre mes mains ils plaignaient vos drapeaux.
Des officiers la jeune ardeur me presse ;
Des généraux le sourire me blesse ;
« Allez, leur dis-je, et sans moi combattez. »
Les imprudens volent des deux côtés.
Au pont je cours, et l'attaque est subite,
Là les brigands à grands pas s'avançaient ;
C'étaient Éric et sa nombreuse élite.
Déja les morts sur les morts s'entassaient.
L'obscurité, le tumulte et la foule,
Des combattans égaraient la fureur.
Le pont s'ébranle, et dans les flots il croule.
De ce trépas je redoute l'horreur.
Une solive auprès de moi flottante
Aide et soutient mes pénibles efforts.
Du fleuve ainsi je regagne les bords.
Mais je réprime une audace imprudente :
A des périls que je n'approuvais pas,
A leur destin qui sans doute est funeste,
J'abandonnai mes rebelles soldats.
Le pont perdu, que m'importe le reste?

— Le lâche seul attaque dans la nuit,
S'écrie Althor ; mais du lâche on se venge.
Allons d'Engist renforcer la phalange. »
Oswal se tait et lentement le suit.
A la valeur Engist joint la prudence,
A son repos il joint l'activité ;
Et dans un bois heureusement posté,
Il préparait sa longue résistance.
Pour l'attaquer, Harol de jour en jour
De ses soldats attendait le retour.
Ils arrivaient ; moins avide de gloire,
Il semble encor différer sa victoire.
Un seul penser l'occupe, c'est l'amour.
Il veut l'hymen, mais libre et sans alarmes ;
La résistance allume son courroux,
Sensible et fier il menace à genoux ;
D'Isaure il craint et fait couler les larmes.
Un jour enfin, près d'elle suppliant,
Et des refus bientôt impatient,
Calmant soudain sa naissante colère,
Les yeux long-tems attachés sur la terre,
En se levant il dit : « C'est trop prier,

C'est trop souffrir, et trop s'humilier.
Quel long combat, quel trouble dans mon ame!
Trouble honteux! Pour qui? pour une femme.
Il en est tems, Harol, reviens à toi.
Sur des lauriers tu recevrais la loi!
Isaure, ici je peux parler en maître;
Je l'aurais dû, je le devrais peut-être;
Mais vois l'excès de ma lâche bonté:
Quand j'ai des droits à ta reconnaissance,
Quand tes refus irritent ma puissance,
A tes attraits je rends la liberté.
J'étais tranquille, heureux, avant qu'Isaure...
Que maudit soit le moment cher encore
Où j'accueillis ta fatale beauté!
Porte bien loin, fille trop séduisante,
Ces yeux si doux, cette voix si touchante,
Ce front si pur, tout ce charme vainqueur;
Va, la raison te chasse de mon cœur.
Gardes soumis, et toi, dont la sagesse
Avec amour instruisit ma jeunesse,
Eidal, je rends cette femme aux chrétiens.
Au camp d'Engist ouvrez-lui le passage,

Et respectez sa faiblesse et son âge :
Allez; vos jours me répondent des siens. »
  Ils sont partis; et seul avec lui-même,
Il parle encore à l'ingrate qu'il aime,
Tantôt s'assied, tantôt marche à grands pas;
Et dans son cœur renaissent les combats.
De ses pensers l'inconstance redouble.
Il sort enfin pour appaiser ce trouble.
De tous côtés jette un vague regard,
Écoute à peine, et répond au hasard;
Lent et sans but son pied distrait s'avance;
Il semble sourd à ce clairon guerrier,
Qui dans le camp signale sa présence;
Et quelquefois échape à son silence
Le nom chéri qu'il voudrait oublier.
Plus triste encore il rentre dans sa tente.
« Scaldes, dit-il, venez; de mes aïeux
Répétez-moi les travaux glorieux,
L'honneur sévère, et la fierté constante.
Ne chantez point l'amour et ses langueurs :
Je hais l'amour; il avilit les cœurs. »
Ils commençaient, et leur brillant cantique

Du noble Harol disait la race antique.
« Scaldes, cessez votre hommage et vos sons,
Et qu'on me laisse à mes pensers profonds. »
Le doux sommeil qu'implore sa prière
Ne ferme point son humide paupière.
Son front penché s'appuyait sur sa main.
Mais tout-à-coup vaincu par le chagrin :
« Volez, dit-il à sa garde attentive;
Qu'Erdal ici ramène la captive. »
Le sage Erdal paraît en ce moment;
Harol pâlit, et le guerrier fidèle
Parle en ces mots : « Cette fille si belle
Au camp d'Engist s'avançait tristement.
Nous arrivons; timide elle s'arrête,
Ote le voile attaché sur sa tête.
Retient ses pleurs, dit : « Ton maître est fier,
Mais généreux ; j'ose à sa bienveillance
Offrir ce don de la reconnaissance :
De ses vertus le souvenir m'est cher. »
Harol saisit et de sa bouche il presse
Le doux présent qui flatte sa tendresse.
De cette écharpe aussitôt décoré,

Il veut combattre au lever de l'aurore,
Hâte ses chefs qui sommeillent encore,
Et pour l'attaque il a tout préparé.
Auprès d'Engist de ses valeureux frères
Isaure entend les louanges si chères.
Pour raconter leurs utiles exploits,
Du lâche Alkent les trahisons punies,
Wailte et Guerzel au trône anglais unies,
La renommée enfle toutes ses voix.
A ces Français, honneur des Rosecroix,
A des vainqueurs si grands et si fidèles,
Londre voudrait des dignités nouvelles.
Au rang des ducs et des princes vassaux
La sage reine élève ces héros.
Le peuple entier applaudit sa justice.
Le seul Althor, inquiet et jaloux,
De ces honneurs accuse le caprice,
Et son orgueil affecte les dégoûts.
Dans sa rigueur la belle Emma chancelle.
En écoutant ces récits imprévus,
Elle se perd dans ses pensers confus:
Trop-tôt peut-être elle crut infidèle

Ce page aimé si noble et si loyal;
Mais dans ses mains est le collier fatal ;
Non, ce n'est point une fausse apparence,
Non, ce n'est point un injuste soupçon :
Pourtant son cœur, rebelle à sa raison,
Nourrit encore une vague espérance.
Blanche toujours conservant sa fierté,
Triste toujours dans sa feinte gaîté,
Au nom d'Albert de son trouble s'étonne,
Combat l'amour qu'il a trop mérité,
Et son dépit à peine lui pardonne
Tant de valeur et de fidélité.
Du camp d'Engist vers Londre marche Isaure.
De ce retour elle sent la douceur ;
Mais elle garde un silence rêveur ;
Libre et contente, elle soupire encore;
Et des regrets attristent son bonheur.

A ses pensers tandis qu'elle se livre,
Le jeune Harol, qui jure de la suivre,
Combat Engist retranché dans les bois.
Partout commande et retentit sa voix ;
Partout il frappe, et partout l'escalade

Franchit enfin les rochers entassés,
Des houx piquans la verte palissade,
Et le rempart des chênes renversés.
Sur les mourans dont le monceau s'élève
Du long fossé le passage s'achève.
Dans la forêt aussitôt répandus,
Danois, Anglais, font un même carnage
Et se cherchant, se frappant sous l'ombrage,
Sur la bruyère ils tombent confondus.
Blenheim armé d'un épieu qu'il balance,
Du jeune Harol s'approchait en silence.
Il croit porter un coup inattendu,
Mais un regard d'épouvante le glace;
Et de la lance évitant la menace,
Le long d'un chêne au feuillage étendu
Il s'élançait; hélas! le fer aigu
Du dos au cœur sur la tige le perce.
Il pousse un cri, sa tête se renverse,
Et mort au tronc il reste suspendu.
Plus loin Engist, calme dans le tumulte,
Sur les brigands et sans choix et sans fin
Appesantit sa redoutable main.

De Faralthon la voix rauque l'insulte.
Il va bien cher payer ces ris moqueurs.
Il se défend; un bras nerveux le presse;
Sur tout son corps pleuvent les coups vengeurs;
Il ne vois pas, en reculant sans cesse,
Un trou profond que recouvrent des fleurs;
Il tombe; Engist heureusement s'arrête,
Et l'autre échappe à ses regards surpris.
Mais du milieu des arbrisseaux fleuris
De ce Danois s'elève enfin la tête;
Et tout-à-coup le sabre étincelant
Va traverser sa tempe délicate,
Le front et l'œil, et le palais sanglant.
De ses amis le cri vengeur éclate;
Le fier Engist se retourne contre eux;
Harol accourt: essayant son courage;
Un jeune Anglais lui ferme le passage;
Et le Danois lève un bras vigoureux.
Timide Aslin, quelle pâleur subite!
Le fer pesant, qu'en fuyant il évite,
Tombe avec bruit sur un tronc sec et creux;
Et de ce tronc dont le vide résonne,

Un autre Anglais, qui de crainte frissonne,
Sort, court, et vole; un caillou ramassé,
Qu'en souriant le vainqueur a lancé,
Frappe ses reins; étendu sur la terre,
Il feint la mort, et renonce à la guerre.
Dans la forêt arrive en ce moment
La jeune Osla par l'effroi devancée;
Et sous ses coups la foule dispersée
De toutes parts fuyait rapidement.
Le dur Elfort, qui de loin la menace,
Lui dit: « Où donc s'égare ton audace?
Va dans tes bois chasser le renne et l'ours.
Crois-moi; retourne aux errantes amours. »
Il prolongeait sa harangue indiscrète:
Un coup adroit subitement porté
Brise ses dents, et sa bouche muette
Laisse échapper l'ivoire ensanglanté.
Aldan craint peu cette jeune guerrière.
Il se disait: « Je la veux prisonnière.
A ma victoire épargnons des regrets,
Et gardons-nous de blesser tant d'attraits. »
Parant les coups, timidement il frappe,

Et puis sourit ; mais pareil à l'éclair
Le fer d'Osla bientôt surprend son fer,
Et de sa main l'arme incertaine échappe.
Sans espérance, il se retourne et fuit.
Le bras levé, l'héroïne le suit.
Du jeune Anglais une liane errante
Retient le pied ; il tombe, et dit : « Osla,
Le coup mortel n'a rien qui m'épouvante ;
Tu l'as pu voir ; et si ma main trembla,
Ne pense point qu'elle craignit tes armes ;
Non, j'admirais et j'épargnais tes charmes.
Tu dois punir ce vain ménagement. »
De l'héroïne alors trompant la vue,
Et méditant une attaque imprévue,
Un autre Anglais saisit son corps charmant,
Et dans ses bras la serre insolemment.
Son brusque effort de terre la soulève;
Mais aussitôt du pommeau de son glaive
A coups pressés elle frappe la main
Qui s'étendait sous la rondeur du sein.
La main sanglante à regret se retire ;
Osla se tourne ; Amsel épouvanté,

Et poursuivis par un bras irrité,
Fuyait en vain ; mais la frayeur l'inspire :
Sur un grand orme aux longs rameaux flottans
Léger et souple il monte, et sans courage,
Aux yeux d'Osla qui le cherchent long-tems
Il opposait la branche et le feuillage.
Tel dans un arbre un timide écureuil
Sait du chasseur tromper le tube et l'œil.
Mais tout-à-coup l'apperçoit l'héroïne ;
Il veut sauter sur la branche voisine ;
Dans le passage une pierre l'atteint ;
Soudain il tombe, et le glaive qu'il craint
S'est détourné sur la troupe ennemie :
Son insolence était assez punie.

Du brave Engist et du jeune Danois
Le long combat devenait plus terrible.
Tous deux hardis, mais prudens, mais adroits,
Ils s'opposaient un courage invincible.
Des yeux, du cœur, la pointe approche en vain :
L'art sait prévoir tout ce que l'art médite,
Des faux appels saisit le vrai dessein,
Et lit dans l'œil les ruses de la main ;

Aux coups parés la riposte est subite,
De nouveaux coups partent comme l'éclair;
Le fer maîtrise et suit toujours le fer.
Lassés tous deux, il respirent à peine.
Pour mieux combattre ils reprennent haleine,
Et ce repos est celui d'un instant.
Tandis qu'Harol vers la droite voltant
Trompait Engist qui s'élançait encore,
Sa lame au cœur eût percé ce guerrier;
Mais d'une maille elle trouve l'acier,
Glisse, et de sang à peine se colore.
Des ennemis qu'Osla chassait toujours
La foule alors les pousse et les sépare.
Tous ces Anglais, que la frayeur égare,
Cherchent du bois les ténèbreux détours.
Partout les suit la lance menaçante.
On les frappait dans les rocs caverneux,
Entre les joncs d'une onde croupissante,
Sous l'épaisseur des buissons épineux.

Devant Osla tout fuit et se disperse.
L'un après l'autre elle atteint et renverse
Eubal, Arnol, et Filthan, et Pardell.

L'un, délaissant le foyer paternel,
Et de l'hymen les voluptés tranquilles,
Cherchant au loin des maîtresses faciles;
Dans la licence et dans les jeux secrets
De son épouse oubliait les attraits.
L'autre est constant, mais encore coupable :
Aux fruits mêlé, lorsqu'un nectar plus fin
Vient couronner la longueur du festin,
Sa voix commande et chasse de la table
L'aménité de ce sexe charmant,
De nos banquets noble et doux ornement.
Pardell affecte un langage sévère :
Il voile ainsi ses volages desirs;
Et sous trois noms parcourant l'Angleterre,
D'un triple hymen il n'a que les plaisirs.
En vain dans Londre une amante l'appelle,
Il tombe aussi l'injurieux Filthan,
Qui sur le port, et dans un vil encan,
Avait vendu son épouse fidelle.
De toutes parts les Anglais sont vaincus.
Du bois chassés, ils passent dans la plaine.
D'un escadron la présence soudaine

Hâte leur fuite ; ils courent éperdus.
Sans espérance Engist combat encore.
Sur un coursier qu'un panache décore,
Et qui bondit impatient du frein,
A ses regards s'offre le fier Oldin.
« Ciel! dit l'Anglais rougissant de colère,
De mes trésors ce Danois est chargé.
Je reconnais de l'aïeul de mon père
Le casque épais que la rouille a rongé,
Les larges gants et le long cimeterre.
Mais quoi! voilà l'étalon vigoureux,
De mon haras la gloire et l'espérance!
Je le vois trop ; de ce brigand heureux
La main pilla mes châteaux sans défense.
Quel prompt galop ! du léger aquilon
Cet autre vol dépasse la vîtesse.
Comment l'atteindre ? ici par quelle adresse
Reconquérir mon brillant étalon ? »
A peine il dit, Oldin sur lui s'élance,
Mais il évite et le choc et la lance.
L'autre ébranlé, sur la selle incertain,
Et qu'animait le regard de sa troupe,

S'arme du glaive ; Engist trompe sa main ;
Légèrement il saute sur la croupe ;
Et le Danois, d'un bras nerveux poussé,
Est aussitôt sur l'herbe renversé.
Joyeux alors et toujours intrépide,
Par-tout l'Anglais appesantit son bras,
Frappe les siens dans leur fuite timide,
Et le vainqueur qui vole sur leurs pas.
Il brave Harol, il brave le trépas.
Mais dans l'instant où, retournant la tête,
Il franchissait un fossé large et creux,
Le coursier tombe ; ennemi généreux,
Le jeune Harol subitement s'arrête :
« Va, digne chef et soldat valeureux,
Va, le héros n'est pas toujours heureux. »
Laissant Engist rapidement il passe ;
Et les vaincus que son glaive menace,
Pour échapper cherchent les puits profonds,
Des arbrisseaux les touffes solitaires,
Les prés touffus, les épaisses fougères,
Et la hauteur des flottantes moissons.
Devant Osla court la foule timide ;

Mais du tropique ainsi l'oiseau rapide,
Au bec de rose, au plumage de lis,
De roc natal quittant la cime aride,
S'élance au loin sur les flots applanis;
Et de ces flots si la faim qui le presse
Voit s'élever le peuple ailé des mers
Vif et brillant il poursuit sa vîtesse,
Et le saisit égaré dans les airs.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

# CHANT ONZIÈME.

Forêt enchantée ; Raoul détruit l'enchantement, et marche vers Londre à la tête des guerriers qu'il a délivrés. Les Danois sous les murs de cette ville. Mort d'Olfide et de Jule.

D'Osla toujours Charle suivait la trace,
Dans l'épaisseur d'une vaste forêt,
Lent et pensif l'imprudent s'égarait.
Là de Crodo l'adresse le menace;
Là tout chrétien court un double danger.
Dans ce beau lieu dont la paix est fatale,
Et qu'enchanta la puissance infernale,
Errait aussi le valeureux Roger.
Raymond y cherche une amante chérie.
Et ces Français arrivant de Neustrie,
Que dans les champs Éric a dispersés,
Par le destin vers ce piège poussés,
Vont oublier la lointaine patrie.

Déja livrés à de vagues desirs,
Heureux déja du rêve des plaisirs,
Séparément ils marchent sous l'ombrage.
Paulin d'abord trouve un riche village.
Le sol fécond n'y veut qu'un doux labeur;
Des toits épars la rustique élégance,
Et des jardins la riante abondance,
De l'habitant annoncent le bonheur.
Paulin s'écrie : « O fortune sévère!
Si tu donnais à ma longue misère
Ce clos étroit, ces pampres en berceau,
Ces fruits divers, et ce réduit modeste....
—Ils sont à toi, dit une voix céleste. »
Surpris il entre, et possesseur nouveau,
Libre et content dans cet humble domaine,
Sans souvenir de la guerre lointaine,
Heureux enfin, sûr de l'être toujours,
Et commençant de tranquilles amours,
A tant de biens son cœur suffit à peine.
Mais du village arrive le seigneur :
De ses vassaux le respect l'environne;
Seul il commande, et punit ou pardonne;

Et la fierté se mêle à sa douceur.
A ce pouvoir qu'affermit la richesse
Paulin jaloux compare sa faiblesse.
Pourquoi, dit-il, tant d'inégalité?
Pourquoi des biens cet injuste partage?
Repos trompeur! ô vaine liberté!
L'obéissance est encor l'esclavage. »
Il soupirait; de son cœur agité
Fuit ce bonheur qu'à peine il a goûté.
La voix lui dit : « Le ciel entend ta plainte.
Quitte ces lieux; dans la prochaine enceinte
Tu seras riche et seigneur à ton tour. »
Il marche donc vers cet autre séjour;
Et là sourit sa vanité chagrine.
A son aspect, le villageois s'incline.
Vers le donjon conduit pompeusement,
De ses vassaux il reçoit le serment.
Pour confirmer sa dignité nouvelle,
Du suzerain un message l'appelle.
« Qu'ai-je entendu? dit-il alors; eh quoi!
Toujours des rangs et toujours des hommages?
D'un maître encor subirai-je la loi?

Soumis lui-même à ces honteux usages,
Le suzerain gémit ainsi que moi.
Voix protectrice, ordonne, et je suis roi. »
 Charle plus loin reçoit un diadême.
Environné de ses nombreux sujets,
Suivi des grands, élevé sous le dais,
« Peuple, dit-il, l'autorité suprême
Est l'œil ouvert, le bras levé des lois :
Pour commander, l'injustice est sans droits.
On le sait trop; dans ses desirs flottante,
L'obéissance est souvent mécontente;
Souvent aussi le pouvoir est jaloux.
Qui voit l'écueil, évite le naufrage.
Peuple je dois achever votre ouvrage :
Par vous je règne, et régnerai pour vous. »
A son serment il fut trop peu fidèle.
Il s'enivrait de sa grandeur nouvelle;
L'ambition s'alluma dans son cœur,
Et son orgueil fut son premier flatteur.
Un lâche encens achève son délire;
Il s'arme, il part, du monde il veut l'empire;
Jaloux rival des guerriers renommés,

Seul il va rendre aux peuples alarmés
Tous ces héros, ces sanglans Alexandres,
Dont le passage effrayant les regards,
Laisse après lui des cadavres épars,
La pâle faim, le silence, et des cendres.
Mais le prestige a trop long-tems duré :
Sujets, pouvoir, flatteurs, pompe guerrière,
Tout disparaît; sous les bois égaré,
Il entre enfin dans l'enceinte dernière.
Fantasmagor y retient prisonnier
L'essaim nombreux qu'a vaincu son adresse,
Et sans rigueur il lui fait expier
Le vain plaisir d'un instant de faiblesse.
L'enceinte vaste où cet essaim se presse
De la raison est l'unique séjour.
Là de la vie on reconnaît le songe;
Des voluptés là cesse le mensonge;
Là plus de soins, d'ambition, d'amour.
Et ce beau lieu sans doute, si paisible,
Aux passions toujours inaccessible,
Où la sagesse épure enfin les cœurs,
Où tout est bien, où jamais rien ne change,

Où sans desirs, sans projets, sans erreurs,
L'homme étonné tout-à-coup, devient ange,
Du vrai bonheur est l'asile? Hélas! non;
C'est de l'ennui la tranquille prison.

Roger, perdus dans le bois solitaire,
Arrive enfin sous des berceaux fleuris.
Fraîche et riante, une jeune bergère
S'offrent aussitôt à ses regards surpris.
L'herbe et la fleur composent sa parure;
Sur les contours dont la forme est si pure
Un léger voile est à peine jeté.
A cet aspect le Français agité,
Des doux desirs sent la flamme naissante.
Mais d'Edgitha l'image est plus puissante.
Il fuit, fidèle à ses chastes appas,
Et du bosquet il s'éloigne à grand pas.
D'autres dangers attendent sa jeunesse.
D'un pavillon l'élégante richesse
Frappe ses yeux; il entre l'indiscret.
De la beauté c'est l'asile secret.
Sur des coussins d'une pourpre éclatante,
Où brille l'or d'une frange flottante,

Se réveillait, après un court sommeil,
Une inconnue au visage vermeil,
Au sein de neige, au regard vif et tendre,
Et dont la main, qui tombe mollement,
Semble s'offrir au baiser d'un amant.
Son doux silence est facile à comprendre.
Pour le Français quel périlleux moment!
Le nom chéri que sa bouche répète
Lui rend la force, et prévient sa défaite.
Honteux il sort sans baiser cette main,
Et des soupirs le rappellent en vain.
Dans la forêt il marchait en silence.
Bientôt pour lui s'ouvre un vaste jardin.
D'un pas léger une fille s'avance.
Sa grace est vive et son sourire est fin;
De ses cheveux tombe et flotte l'ébène;
Dans ses yeux noirs pétille la gaîté.
Le lin si clair qui voile sa beauté,
Et que des vents agite encor l'haleine,
A ses attraits laisse la nudité.
Jeune Roger ta constance chancelle.
« Suis-moi, lui dit cette amante nouvelle.

Ton Edgitha peut-être en ce moment
De ton rival écoute le serment. »
Au nom sacré, Roger confus s'arrête;
Et maîtrisant d'infidèles desirs,
Il fuit encor, sans retourner la tête;
Mais son triomphe est mêlé de soupirs.
Il voit plus loin la beauté douce et lente:
Dans ses yeux bleus est l'humide langueur;
Dans son maintien est la grace indolente;
Sa voix voilée arrive jusqu'au cœur;
La volupté comme elle doit sourire;
Comme elle encor la volupté soupire;
La volupté rougit son front charmant,
Et de son sein presse le mouvement.
Roger se trouble, et sa constance expire.
Mais son bonheur ne dura qu'un seul jour.
Né du plaisir l'ennui vengea l'amour.
« Quoi? disait-il, toujours les tristes craintes,
Les vains soupçons, les sermens et les plaintes?
Le sentiment n'a-t-il donc que des pleurs?
Il part; Crodo, prolongeant ses erreurs,
Vers le jardin lentement le ramène.

Déja vaincu le Français entre à peine,
La jeune fille a volé près de lui.
Autre bonheur suivi d'un autre ennui.
« La gaîté vive un instant peut séduire,
Se dit bientôt le volage Roger;
Mais elle annonce un cœur froid et léger.
L'amour sourit et connaît peu le rire. »
Du pavillon il reprend le chemin.
Là triomphait sa jeunesse amoureuse.
Le premier jour fut rapide et serein.
Mais l'inconstance est rarement heureuse.
« Pourquoi, dit-il, ce riche ameublement,
La pourpre et l'or, les feux du diamant,
Et de ces lits l'incommode parure?
L'art, toujours l'art, et jamais la nature!
Ce vain éclat refroidit le desir:
C'est sur des fleurs que s'assied le plaisir. »
Il revient donc au bosquet solitaire
Où l'attendait l'amoureuse bergère.
Mais au plaisir succède la froideur.
« Non, disait-il, le langage du cœur
Ne suffit pas à celle qui veut plaire.

L'amour s'endort dans la tranquillité;
Pour l'éveiller l'esprit est nécessaire.
Adieu les fleurs et l'ingénuité. »
Raoul, Albert, plus constans et plus sages,
Erraient aussi sous ces vastes ombrages.
Ils échappaient aux pièges tentateurs,
Marchaient toujours, et jusque-là vainqueurs,
Entraient enfin dans l'enceinte dernière
Où languissait la foule prisonnière.
Charle, Raymond, et tous les Neustriens,
Que retenaient de magiques liens,
Des passions y regrettent l'empire.
Voyant Raoul, chacun fuit et soupire.
Devant lui s'ouvre un temple spacieux,
Dont la richesse éblouissait les yeux.
Un long rideau cache le sanctuaire.
Sans crainte il entre, et précède son frère.
Là sur son trône est un sexe charmant;
C'est-là qu'on trouve un sûr enchantement,
Les jeux divers, les pinceaux et la danse,
Le luth sonore et les chants amoureux,
Du sentiment la naïve éloquence,

Le goût sans art, du cœur les mots heureux,
Des entretiens la finesse rapide,
La gaîté sage et la raison timide.
O des talens noble séduction!
O de l'esprit qui lui-même s'ignore;
Et que toujours l'imagination,
Toujours la grace adoucit et colore,
Charme plus vrai, plus sûr, plus noble encore!
Crains, jeune Albert, ta vive émotion.
L'amour constant te commande la fuite.
A ces beautés dont le sourire invite
Dérobe-toi, pars; déja dans ton cœur
Blanche murmure accusant ta lenteur.
Il fuit: Raoul de lui-même plus maître,
Par ses chagrins plus distrait, et peut-être
Par le dépit contre ce sexe armé;
Calme son cœur un moment alarmé,
Franchit l'enceinte, et dans le sanctuaire,
Que des flambeaux le jour pieux éclaire,
Il entre seul. Voilà sur son autel,
Où toujours fume un encens solennel,
Le dieu saxon sans nuage et sans voile:

Son pied vainqueur presse un monstre marin;
Son front est jeune et son regard serein;
Ses blonds cheveux sont couronnés d'étoiles;
Et de sa main semblent tomber des fleurs.
Frappez, Raoul! mais la prêtresse en pleurs
Soudain paraît; il recule, frissonne,
Et jette un cri : « Ciel! Emma dans ces lieux?
Un vain prestige abuse-t-il mes yeux?
—Viens, répond-elle; une Emma t'abandonne;
Qu'une autre Emma te console.—Jamais!»
Prêt à frapper, il marche; la prêtresse,
Entre ses bras le retient et le presse.
Voilà pour lui, les vrais dangers: ces traits,
Cet abandon, ces plaintives alarmes,
Ces yeux si beaux et noyés dans les larmes,
Ce long sopha qu'éclaire un faible jour,
Ces bras tendus, ce voile qui s'entr'ouvre,
L'albâtre pur qui s'enfle et que recouvre
Un lin flottant: ce désordre d'amour,
De ce regard la langueur caressante,
Et dans les pleurs la volupté naissante,
Tout de Raoul, allume les desirs

Tout des desirs favorise l'ivresse,
Tout à ses yeux embellit la prêtresse,
Et tout promet le mystère aux plaisirs.
Il veut parler, et sa voix altérée
Murmure à peine un timide refus.
Déja plus faible, incertain et confus,
Il cherche en vain sa raison égarée.
D'Emma si belle et toujours adorée
Voilà les traits ; mais par son cœur instruit,
De la constance il recueille le fruit ;
Aux voluptés tout-à-coup il échappe,
Le fer en main, court à l'idole, et frappe ;
L'idole tombe, et le charme est détruit.
Autel, flambeaux et prêtresse, tout fuit.
De la forêt cesse alors le prodige.
La tendre Emma qu'abuse un long prestige,
Sur le collier fixait encor ses yeux :
Il disparaît tout-à-coup, et loin d'elle
Son jeune ami sent à son sein fidèle
Se rattacher ce gage précieux.

Tous les Français que le héros délivre,
De leur faiblesse étonnés et punis,

A ses côtés sont bientôt réunis.
Dans les combats ils brûlent de le suivre.
Charle et Raymond, consolés et rians,
Lui racontait leur chûte qu'il ignore,
Vers Londre il court; des messagers encore
Viennent hâter ses pas impatiens.
Ils lui disaient : « L'Anglais n'a plus d'asile.
Londre chancelle, et voit sous ses remparts
Des ennemis les sanglans étendards.
La reine ordonne, et sa voix est tranquille.
Eric, Oldar, aux portes de la ville,
Ont su franchir la lice et le fossé.
Le premier mur est déja renversé.
Ces fiers Danois, couverts d'un toit mobile,
Sapent les tours, des portes à grands coups
Brisent les gonds et les larges verroux.
La longue échelle entre leur main est prête.
Un trait certain renverse le guerrier
Qui sur le mur ose élever sa tête.
L'ombre des nuits, les vents et la tempête,
N'arrêtent point cet assaut meurtrier.
Les ennemis que le sort favorise,

Ont de leur flotte étonné la Tamise.
Au pied des murs son onde les conduits.
Là leur effort tente aussi le passage.
Sur les vaisseaux leur audace a construit
Ces autres tours, de l'art nouvel ouvrage,
Dont la hauteur menace nos remparts,
S'élève encor, et dont le triple étage
Vomit sur nous les pierres et les dards.
C'est là qu'Harol, ce fils de la victoire,
Lève son front déja brillant de gloire.
Ses traits, son port, avertissent les yeux;
Par tout présent, il est fier et tranquille;
Et le premier sur la planche fragile
S'élancera ce jeune audacieux. »
Raoul leur prête une oreille attentive.
Un cri lointain annonce les Danois.
De tous côtés des tremblans villageois
Se dispersait la troupe fugitive.
Jule arrêtait les avides soldats
Qui du couvent méditaient le pillage.
Leur nombre en vain fatigue son courage;
Devant leurs coups il ne recule pas.

Dans ce moment, languissante et timide,
Sur le balcon paraît sa chère Olfide,
Elle sourit, et vers lui tend ses bras.
« Ange propice, ange heureux, disait-elle,
Tu viens reprendre une épouse fidelle.
Attends, je vole.» Elle avance, et soudain
Se précipite : il la voit, il chancelle,
Tombe au milieu de la troupe cruelle,
Et de Sidlor le frappe encor la main.
O du destin puissance inexorable!
Du ciel muet sagesse impénétrable!
Que tu vends cher, impitoyable Amour,
Ton faux sourire et tes faveurs d'un jour!
Raoul arrive, et triomphe sans peine :
Son premier coup a renversé Sidlor.
Sans mouvement, mais respirant encor,
Jule est porté dans la ferme prochaine.
Son jeune front, si fier dans les combats,
Garde long-temps la pâleur du trépas.
Mais un soupir, une plainte affaiblie,
Annonce enfin son retour à la vie.
Bientôt ses yeux se rouvrent à regret.

Tenant ses mains, une femme pleurait;
Elle écoutait son douloureux murmure :
« Elle n'est plus ? Parlez. Silence affreux !
Olfide ! Olfide ! et tu vis, malheureux ! »
Le tems et l'art guériront sa blessure ;
Mais qui pourra consoler son malheur ?
Soins superflus ! la mort est dans son cœur.
Il a pourtant rappelé son courage ;
Au monastère il dirige ses pas ;
Et devant lui paraissent des soldats.
« Que voulez-vous ?—Raoul à son passage,
Dit l'un d'entre eux, ici nous a laissés.
Les étrangers ont conquis l'Angleterre ;
De Londre enfin les murs sont menacés ;
Que peut ici votre bras solitaire ?
Soldats français, à vos ordres soumis,
Nous vous suivrons.—Eh bien, braves amis,
Dans les combats je mourrai pour Elfride.
Mais attendez : à la tombe d'Olfide
Je dois les pleurs, les adieux d'un époux ;
Un seul moment, et je pars avec vous. »
Au monastère il se traîne, il arrive.

Dans cet instant la piété plaintive
Offrait au ciel le cantique des morts.
A ces accens, Jule tremblant s'arrête ;
Un long frisson agite tout son corps.
Il marche enfin, faible, penchant sa tête,
Du temple ouvert il a franchi le seuil ;
Et ses regards tombent sur le cercueil.
Son désespoir est muet et tranquille.
L'infortuné près du corps immobile
Qu'un voile saint dérobait a ses yeux,
Pâle s'assied, étend sa main timide,
Lève à demi ce voile, nomme Olfide,
Tombe, et déja la rejoint dans les cieux.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

# CHANT DOUZIÈME.

Londre prise d'assaut ; valeur brillante d'Harol. Hors de la ville, Charle et Raymond combattent la troupe d'Osla. Humanité d'Harol ; fureur d'Eric et d'Oldar ; Roger, Dunstan, Engist, Oswal, Althor ; Harol force l'entrée de la tour ; Emma, Blanche, Elfride, et Isaure ; Harol fait suspendre le carnage ; Eric et Oldar refusent d'obéir ; Raoul et Albert arrivent, combattent et tuent ces deux chefs. Hors de la ville, les Danois sont vaincus ; Raymond retrouve Aldine ; Charle et Osla. Sort de Raoul, d'Albert, et d'Harol.

Raoul, Albert, et leur troupe nouvelle,
De Londre enfin découvre le rempart.
Pour le défendre ils accouraient trop tard.
Au jeune Harol la victoire est fidelle.
Les dards pleuvans, la planche qui chancelle,
N'étonnent point son intrépidité ;
Et de ce pont que l'audace a jeté

Dans les créneaux le premier il s'élance.
En arrivant sa redoutable lance
Punit Althor dont la témérité
L'avait déja de la voix insulté.
Les siens alors qu'anime son courage,
De tous côtés forcent l'étroit passage.
D'autres encor s'élancent des vaisseaux.
Forts et nombreux, nourris dans le carnage
En pelotons leur foule se partage,
Frappe, renverse, et le long des crénaux
Le sang anglais déja coule à grands flots.
De ce rempart, qu'en vain leurs bras défendent,
Les uns dans l'onde étaient précipités;
En résistant les autres sont jetés
Dans les jardins qui sous les murs s'étendent,
Et que peut-être eux-mêmes avaient plantés.
Harol, qui court et dans les rangs circule,
Échauffe encor ce combat inégal.
Par-tout son œil cherche un digne rival;
Mais des Anglais la crainte enfin recule
Et dans leur fuite ils entraînent Oswal.
Fangeux, infects, et respirant à peine,

Mille Danois commandés par Oslin.
Sortent alors de l'égoût souterrain
Qui se prolonge et finit dans là plaine.
À leur aspect le faible citadin
Fuit éperdu, levant au ciel sa main ;
Et des autels sa peur cherche l'asile.
Il a cru voir tous les anges pervers,
Noirs et hurlans, s'échapper des enfers.
Mais ces Danois des portes de laville
Vont attaquer les défenseurs surpris.
Les assiégeans, qu'avertissent leurs cris,
Livrent bientôt un assaut plus terrible.
Le fier Dunstan, jusqu'alors invincible,
Péniblement soutient ces deux combats.
A l'autre porte, Engist à ses soldats
Reproche en vain leur faible résistance :
Le double choc fatigue leur constance ;
Par un miracle ils se disent vaincus.
Au haut des murs, sur les Anglais timides
Courent Harol et ses guerriers rapides ;
Et du rempart les voilà descendus.
  Mais hors des murs, de la jeune guerrière

Se déployait le bataillon nombreux.
Elle apperçoit sur le chemin poudreux
Des Rosecroix la flottante bannière.
Raoul, craignant un funeste retard :
« Charle et Raymond, je sais votre vaillance;
De mes soldats retenez une part,
Et combattez l'ennemi qui s'avance. »
Parlant ainsi, malgré les traits lancés,
Vers le rempart il marche à pas pressés.
Charle commence une lutte acharnée.
Des deux côtés part le cri menaçant.
Soudain la mort saisit en rugissant
Sa faulx terrible et de palmes ornée;
Par-tout errante elle frappe sans choix,
Et le Français tombe auprès du Danois :
De leurs amis le pied sanglant les presse.
Raymond, songeant à sa jeune maîtresse,
Qui dans les fers peut-être gémissait,
Tel qu'un lion dans les rangs s'élançait.
Charle est voisin de la belle étrangère,
Et quelquefois se rencontrent leurs yeux;
Ce prompt regard, sans doute involontaire,

Anime encor leur bras audacieux.
Mais il la voit bientôt enveloppée,
Et de vingt coups en même temps frappée.
Il vole : « Amis, laissez à ma valeur
De ce combat le péril et l'honneur. »
Ainsi son ordre éloigne ses soldats ;
Et des Danois la cohorte voisine
Vient aussitôt entourer l'héroïne :
Sur eux alors il détourne son bras.
  Pendant ce temps dans la cité vaincue
Entrait Harol suivi de ses drapeaux.
Le front levé s'avance le héros.
Devant ses pas court la foule éperdue.
Sur son chemin il reconnaît Oswal
Qui défendait, froidement intrépide,
Le pont jeté sur une onde limpide
Qu'à la Tamise emprunte un long canal.
« N'affecte point un courage inutile,
Dit le Danois ; évite un sûr trépas.
Le ciel prononce ; il m'a livré la ville ;
Fuis donc ; ta mort ne la sauverait pas. »
Il parle en vain ; l'Anglais est immobile ;

Et le vainqueur, qu'enflamme le courroux,
Déja sur lui précipite ses coups :
Rien n'ébranlait sa fermeté tranquille.
Toujours il pare, et toujours il attend,
Pour attaquer un favorable instant.
Le sang qui coule est le sien, il l'ignore.
Sur ses deux pieds il s'affermit encore.
Le fer enfin que lève sa lenteur
Sur l'autre glisse, et la lame guerrière
Tranche à regret le chanvre protecteur,
Du pont étroit seule et faible barrière.
Au même instant par le Danois poussé,
Dans l'onde claire il tombe renversé.

Postés plus loin près d'un vaste édifice,
Des imprudens osent lancer leurs dards,
Et du vainqueur provoquent les regards.
« Frappons, dit-il; la vengeance est justice. »
Sur eux il court; par son glaive pressés,
De toutes parts ils fuyaient dispersés.
Aussi léger, il vole sur leur trace.
Au loin sa voix retentit et menace.
Mais dans l'enceinte il entre; quels objets!

Là sont la mort, les douleurs, et la paix.
Sur cette paille où gémit la souffrance,
Plus d'ennemis, d'Anglais ou de Danois;
Des hommes seuls; tous ont les mêmes droits;
Et la pitié, les soins, et l'espérance,
Également entourent leurs grabats;
Également ils ferment leur blessure,
Ou sur leur bouche appaisant le murmure,
Également consolent leur trépas.
Un sexe faible, orné de tant de charmes,
Né pour les jeux et pour les douces larmes,
Qu'en soupirant réclament les amours,
Au malheureux prodigue ainsi ses jours.
Harol surpris garde un pieux silence,
Et sur le seuil son pas est arrêté.
Il contemplait l'active Bienfaisance,
Pure, et semblable à la Divinité.
« Sortons, dit-il à sa troupe soumise;
Oui, des douleurs respectons le repos,
Et la beauté qui ferme les tombeaux,
Et la vertu près de la mort assise. »

Éric, Oldar, furieux et sanglans,

N'épargnent point les citoyens tremblans.
Au même lieu leur double fer les chasse.
Femmes, enfans, vieillards, tous à la fois,
Poussant des cris, couvrent l'immense place.
Ici la tour, là le palais des rois,
Un temple à droite; à gauche un monastère;
Peuvent au glaive un moment les soustraire.
Sous un seul toit on avait entassé
Des champs lointains la richesse nouvelle;
Et l'habitant, d'un siège menacé,
Ne craignait plus la famine cruelle.
Vers cette enceinte Éric suit les vaincus.
Nouveau combat; dans cet étroit espace,
Anglais, Danois, montrent la même audace.
Dans la mêlée ils tombent confondus
Sur les présens qu'a prodigués la plaine,
Sur les éclats des muids au large flanc,
Le lait durci qui roule dans le sang,
Les fruits épars et que le pied promène,
Les vins divers échappés à longs flots,
Et le trésor des gerbes en monceaux,
Ou que des vents avait broyé l'haleine.

Oldar poursuit sous des rians berceaux
L'Anglais tremblant qui recule sans cesse.
Là, dans ses jours de fête et de repos,
D'un peuple heureux éclate l'alégresse.
Il y trouvait l'amitié, les festins,
Les jeux, la danse, et les bruyans refrains.
Mais aujourd'hui l'impitoyable guerre
Parcourt ces lieux au plaisir consacrés.
Dans les jardins les vaincus égarés
Trouvent par-tout le sanglant cimeterre.
Le jeune Amsel expire lentement
Sous le bosquet où sa longue tendresse
Hier enfin obtint de sa maîtresse
L'aveu timide et l'amoureux serment.
Souvent encor, malgré son indigence,
De quelques fruits composant un repas,
Là Théolbert aux jeux de l'innocence
De ses deux fils associait l'enfance :
Près du gazon, qui de leurs derniers pas
A conservé les empreintes fidelles,
L'atteint alors le tranchant coutelas,
Et de ses yeux que ferme le trépas

On voit couler des larmes paternelles.
Dans le parterre en ovale tracé,
Pour l'arbalète un long mât fut dressé.
Sur le sommet la colombe timide
Offrit souvent à la flèche rapide
Un but lointain et rarement touché.
Là d'Odilon a triomphé l'adresse.
C'est là qu'il fuit : de ce mât rapproché,
Il se détourne, et son trait décoché
Arrête Oslin dont la course le presse :
Le fer luisant, dans l'œsophage entré,
Passe et ressort de sang tout coloré.
Oldar accourt : trop fier de sa victoire,
L'Anglais espère et tente une autre gloire ;
L'arme brisée échappe de sa main ;
Tirant son glaive il reculait en vain ;
Jusqu'aux sourcils la hache ouvre et sépare
Son jeune front éclatant de blancheur ;
Poussant un cri de mort et de douleur,
Soudain il tombe, insulté du barbare,
Auprès du mât où l'hymne et la fanfare
Avaient trois fois chanté son nom vainqueur.

Sur Égilan Oldar se précipite.
L'Anglais combat, incapable de fuite.
Fils généreux, ses travaux renaissans,
Ses tendres soins, retenaient à la vie
Un père infirme, une mère affaiblie
Par le labeur, la misère, et les ans.
Dans ce jardin quelquefois il les guide,
Soutient leurs pas chancelant et timide,
Et sur la pierre étendant son manteau,
Il les confie à ce siège nouveau;
Il leur présente un propice breuvage,
Dont la chaleur ranime le vieil âge;
Sa voix enfin, sa facile gaîté,
Rend à leurs fronts quelque sérénité.
Mais du Danois la hache meurtrière
L'a renversé sur cette même pierre,
Où ses parens ne reviendront jamais.
Voilà la guerre et ses brillans forfaits.
  Au sort enfin obéit le courage.
Dunstan, Engist, que la flèche a blessés,
En combattant sont bientôt repoussés;
L'un vers le temple, où les cris de la rage

S'entremêlaient aux gémissantes voix,
L'autre au séjour qu'embellirent les rois,
Et que dévaste un avide pillage.
Plus loin Roger signale sa valeur.
Dans la forêt s'il fut trop peu fidèle,
Il sait du moins réparer son erreur,
Et, méritant une écharpe nouvelle,
Du monastère il est le défenseur.
Sa jeune amie a fui dans cet asile,
Où solitaire, aux marches de l'autel,
La piété levant ses mains au ciel,
Dans sa frayeur est encore tranquille :
Au Dieu puissant son unique recours,
Elle abandonne et son sort et ses jours.
Humiliés de leur chûte dernière,
Et ranimant leur audace guerrière,
Dans un combat qui leur sera fatal
Devant la tour Althor soutient Oswal.
Harol paraît ; son fer inévitable
Brise le fer de l'immobile Anglais,
Qui sur ses pieds semblait inébranlable.
D'un second coup il fend son casque épais.

Oswal pâlit, et faible sans blessure,
Perdant ses sens, il tombe sur le seuil.
De son ami l'incorrigible orgueil
Laisse échapper la menace et l'injure.
Il descendait d'un pas impétueux
De l'escalier les degrés tortueux;
D'Harol qui monte il veut fendre la tête;
En s'écartant, Harol trompe le fer,
Qui tombe en vain et ne tranche que l'air;
Sa main nerveuse en même temps arrête
La main tendue et menaçante encor;
Sur les degrés roule aussitôt Althor.
Le Danois monte, entouré d'une escorte,
Et du salon il renverse la porte,
Il croit trouver les braves de la cour;
Son cimeterre étincelle et menace;
Sur son front jeune alors brillaient l'audace,
Les fiers combats, la victoire et l'amour;
Mais que voit-il? sans crainte et sans défense,
La belle Emma, que pâlit le chagrin,
Montre au vainqueur un visage serein,
Et de Raoul se reproche l'absence;

A son aspect, de Blanche la fierté
Rougit et garde un silence irrité;
Entre les deux, la noble et sage Elfride,
Dans le malheur sans effort intrépide,
Tient un poignard contre son sein tourné;
Sur elle il fixe un regard étonné;
Mais dans les yeux de la charmante Isaure
Il voit l'amour, le reproche, l'espoir;
C'est là qu'il lit et chérit son devoir,
C'est là qu'il sent des vertus qu'il ignore.
« Fidèle Erdal, dit-il, point de lenteur;
De mes soldats arrête la valeur.
Dans un instant je descendrai moi-même.
Attendez tous ma parole suprême:
Elle voudra ce qu'ordonne l'honneur.
Mais sur la place impatiens arrivent
Éric, Oldar, et leurs brigands les suivent.
« Quoi! disent-ils; Harol, passant ses droits,
Dans leur triomphe arrête les Danois!
Nous, lâche Erdal, nous voulons des richesses,
Londre au pillage, et les jeunes princesses.
Braves amis, venez, forçons la tour:

D'Harol peut-être a lui le dernier jour. »
Voici Raoul et son valeureux frère ;
Légers, brillans, précipitant leurs pas,
Ils devançaient leurs fidèles soldats.
A leur aspect, l'Anglais encore espère,
Et de sa bouche échappe un cri discret.
Des deux Danois la bruyante colère
Pour ce combat se détourne à regret.
Éric avance, et la pointe acérée
Va de Raoul percer le vêtement ;
Le don si doux qu'il paya chèrement
Préserve seul sa poitrine effleurée ;
Et sur son sein d'Emma bientôt les yeux
Verront flotter ce gage précieux.
Éric redouble, et sa lame est trompée,
Et du Français l'atteint la prompte épée.
Terrible alors de sa gloire jaloux,
Il précipite et rapproche ses coups :
Un glaive adroit rapidement les pare.
De rage en vain pâlissait le barbare.
En reculant, son adversaire alors
Baisse le bras, et découvre son corps ;

Ainsi la ruse à la valeur est jointe.
Elle triomphe, et le crédule fer,
Pour le percer, part semblable à l'éclair :
De sa main gauche il détourne la pointe,
Qui toutefois déchire cette main,
Et sans effort l'acier qu'il tend soudain
Va traverser ce muscle solitaire,
Plus délicat, plus vivant que le cœur,
Organe heureux qu'avertit et resserre
L'étonnement, la joie, ou la douleur.
Oldar levait sa hache infatigable.
Albert l'évite, et l'arme redoutable,
Qui sans frapper descend rapidement,
Échappe et vole; Albert à l'instant même
Perce le bras étendu vainement.
L'affreux Oldar de fureur écumant
Sur lui se jette en hurlant le blasphême,
Saisit son fer qu'il rompt, saisit son corps,
Et le renverse après de longs efforts ;
Mais l'entraînant dans sa chûte prévue,
L'adroit Français tombe sur le Danois.
Trois fois il roule, et triomphe trois fois.

Chefs et soldats sur lui fixaient leur vue.
De ses deux mains il tenait du brigand
La gorge épaisse, et vainement la serre;
Le fier Oldar, poudreux, couvert de sang,
Se débattait sous son jeune adversaire.
C'était du chien la belliqueuse ardeur
D'un sanglier tourmentant la vigueur:
Malgré ses bonds, malgré son cri sauvage,
Au cou du monstre il reste suspendu;
Le son du cor affermit son courage;
Des longues dents le coup inattendu,
Loin de l'éteindre, acharne encor sa rage;
Sanglant il tombe, et sanglant il revient;
Sur l'ennemi la gloire le soutient.
Mais le Français, qu'Oldar en vain arrête,
D'un lourd pavé bientôt arme sa main,
Frappe à grands coups le front qu'il ouvre enfin,
Et du brigand il écrase la tête.

Charle et Raimond avaient aussi vaincu;
Les ennemis fuyaient loin de la plaine.
Au pied d'un arbre Osla reprend haleine.
Au camp danois sur la rive étendu

Vole Raymond : sous la tente voisine
D'un luth sonore il entend le doux son ;
Tremblant d'espoir il entre : « Chère Aldine!
Je suis Aldin. — J'aime ce double nom. »
Triste, mais fière, à Charle qui s'avance
La jeune Osla : « Que cherches-tu, Français?
Veux-tu de moi la vile obéissance?
Qui sait mourir n'obéira jamais;
Qui tient un fer ne meurt pas sans vengeance.
Calmez, dit-il, cet injuste courroux.
Vainqueur tremblant, je tombe à vos genoux.
Oui, la beauté doit commander au brave.
Je vous suivrai vers les lointains climats,
Dans le désert que choisiront vos pas.
Vous êtes libre, et seul je suis esclave. »
Elle rougit, baisse des yeux confus,
Et sur sa bouche expire le refus.

Suivis du peuple et des chants de victoire
Qui célébraient ces dignes Rosecroix,
Raoul, Albert, modeste dans leur gloire,
Devant la reine arrivent, et sa voix,
En rappelant leurs utiles exploits :

« Vous avez tout, rang, dignités, richesses ;
Là mon pouvoir finit ; mais des princesses
Le noble hymen doit encor vous flatter.
Puisse leur cœur envers vous m'acquitter ! »
Alors d'Emma la main douce et tremblante
Va de Raoul prendre la main sanglante.
Celle de Blanche attend l'heureux Albert :
Faible combat ! ensemble fière et tendre ;
Contre l'amour elle ne peut défendre
Sa liberté qu'à regret elle perd.
Mêlant toujours la grace à la sagesse,
Elfride enfin, qu'environnent les grands,
Au jeune Harol en souriant s'adresse :
« Les vrais héros ne sont point conquérans.
Moins amoureux d'une gloire flétrie,
Soyez chrétien, prince, soyez Anglais.
Régnez pour moi sur la riche Estanglie.
Son sol heureux prodigue à l'industrie
Des prés touffus, des ombrages épais :
Que vos soldats le cultivent en paix.
S'il est pour vous un don plus cher encore,
Vous l'obtiendrez de la sensible Isaure. »

Alors vaincu, le généreux Danois
A ses guerriers commande la retraite;
Et des Anglais le cri joyeux répète :
« Vivent la rose, et la reine, et la croix! »

FIN DES ROSECROIX.

## A M. FRANÇAIS,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS RÉUNIS.

Bien loin du Pactole superbe,
Qui sous vos yeux roule son or,
Le Permesse égare sur l'herbe
Une onde claire et sans trésor.
Mais ses rives ont leur parure;
Mais ses flots sont harmonieux;
Et votre Pactole orgueilleux
N'eut jamais ni fleurs ni murmure.
Un moment laissez-là les Droits,
Et souriez aux Rosecroix,
Vous, orateur sans verbiage,
Vous, dont l'esprit peut tout saisir,
Vous, l'homme intègre de notre âge,
A qui seul je dois mon loisir.
En lisant certain badinage,
Qui sur certain fleuve surnage,
Certaines gens ont cru rougir.

Leur pudeur à l'aigre langage
Va sans doute se radoucir.
Ils voulaient ma muse plus sage :
Pour eux et pour moi quel dommage,
Si sagesse n'est pas plaisir !

---

# TABLE.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

